

The image shows the front cover of an antique book. The cover is decorated with a traditional marbled paper pattern, featuring swirling, organic shapes in shades of dark brown, reddish-brown, and black. The spine of the book is visible on the left side, showing some wear and a greenish-tinted material. A small, rectangular white paper label is affixed to the lower-left portion of the cover. The label has the handwritten text 'De 3597' in a dark ink, likely a library accession number. The book is set against a dark, solid background.

De 3597

Acc. 2027. (1.)



III. 104. (1.) 2.



3 vola x + II,





ANTAR.



OUVRAGES SOUS-PRESSE.

Histoire de Catherine I^{re}. Impératrice de toutes les Russies ; seconde femme de Pierre-le-Grand ; roman historique, 4 vol. in-12, ornés des portraits originaux du Czar Pierre-le-Grand et de Catherine, par madame A. GOTTIS, auteur de François I^{er}, et de plusieurs autres ouvrages.

Amabel, ou Mémoires d'une jeune femme de qualité, traduit de l'Anglais de madame ELIZA HERVEY, par madame la baronne, Isabelle de MONTOLIEU, 5 vol. in-12, fig.

La petite Aveugle, ou la famille Windham ; imité de l'anglais, par la même, 2 vol. in-12, fig.

Les deux Amis, ou la Maison mystérieuse, ouvrage nouveau d'Auguste LAFONTAINE, traduit par madame la comtesse de Montholon, traducteur de Rosaure, ou l'Arrêt du destin, 3 vol. in-12, fig.

Fanny Sandford, par mademoiselle Charlotte KAUFMANN, 3 vol. in-12, impr. de Didot. 7 fr. 50.

NOTA. Cet ouvrage est en vente.





Il m'a sauvé l'honneur et la vie.....

Ch. C.

D. C.

ANTAR,
ROMAN BÉDOUIN,
TRADUIT DE L'ARABE,
PAR
TERRIC-HAMILTON,

Secrétaire-interprète de l'ambassade Anglaise à Constantinople.

IMITÉ DE L'ANGLAIS.

ORNÉ D'UNE JOLIE FIGURE.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ ARTHUS BERTRAND, Libraire,
rue Hautefeuille, n°. 23.

1819.



DE L'IMPRIMERIE DE D'HAUTEL.



INTRODUCTION

DE

L'ÉDITEUR ANGLAIS.

LE traducteur de l'histoire d'Antar, n'étant pas dans ce moment en Angleterre, les éditeurs ne peuvent donner au lecteur, beaucoup de détails préliminaires sur le contenu ou la nature de cet ouvrage dont ils offrent la première partie à la curiosité du Public Européen.

Antar n'est point un personnage imaginaire : il était fils d'un prince Arabe de la tribu d'Abs,

a



et d'une femme noire que son père avait fait captive dans une excursion. Il s'éleva par le courage qu'il déploya dès sa première jeunesse, et par son génie extraordinaire pour la poésie, de l'état d'esclave dans lequel il était né, à la confiance de son Roi, et à une prééminence marquée sur tous les chefs de l'Arabie : il fleurissait vers la fin du sixième et le commencement du septième siècle de l'ère chrétienne. Il n'offre par conséquent que peu d'allusions aux coutumes et aux institutions de l'Islamisme, dans tout l'ouvrage, quoique le héros

soit fréquemment désigné comme étant celui par qui Dieu a organisé la terre et l'univers, pour l'arrivée du maître des esclaves.

Le roman d'Antar fut d'abord probablement composé des contes que la tradition conservait dans ce temps-là, par Osmay, un des auteurs les plus distingués de la cour d'Haroun-Al-Raschid, et par Al-Auign et Al-Mansour. C'est la source dans laquelle ont puisé tous les conteurs de l'Égypte, de la Syrie et de l'Arabie. Cependant Antar n'est encore connu que comme l'auteur d'un des sept poèmes suspendus dans le

temple de la Mecque, et pour cette raison nommé Moallacah.

L'auteur et le héros de ce poème ou roman, sont identifiés par la similitude de leurs noms, par les faits racontés, et par l'insertion du poème, lorsqu'après beaucoup de persécutions et d'oppositions, Antar réussit enfin à le faire suspendre dans le sanctuaire sacré qui entoure le Kaaba.

Le roman d'Antar est, selon toute apparence, le premier essai que l'on ait fait de traduire dans une langue européenne, un ouvrage arabe, qui peigne au naturel les mœurs originales des

Arabes du désert, conservées pures au milieu des villes civilisées de la Syrie, de l'Égypte et de la Perse, dont ils étaient environnés.

Le caractère des vrais Arabes et des Bédouins est ici présenté dans sa simplicité primitive : on y voit le désir de piller leur voisins, la passion insurmontable pour les querelles et les combats, un singulier mélange d'une prodigieuse hospitalité et d'une mesquine économie; une vive intelligence; une fourberie consommée; un grand courage; une susceptibilité sur le point d'honneur;

un respect profond pour leurs femmes, une exaltation dans leurs idées poétiques dont ils font un usage si fréquent dans leur langue, et qu'il est si difficile d'imiter.

La supposition que fait le savant orientaliste, M. Langlés, que les Mille et une Nuits furent originairement composées en pehseri, ou vieux persan, et traduites ensuite en arabe, paraît encore plus probable, quand on observe la richesse et la pompe des descriptions des ouvrages de l'art et de la nature, qui abondent dans cet ouvrage; on recon-

naît une touche vraiment nationale à ces palais enchantés, aux portraits de ces sultans, de leurs visirs, de leurs cours; à ces génies, ces magiciens, à la faiblesse des caractères des chefs, mise en opposition avec les détails des mœurs simples des rois et des chefs du désert, de la familiarité avec laquelle ils vivent entre eux, sous la seule loi d'une autorité patriarcale. Enfin tout le cours de ce roman, dans lequel aucun agent surnaturel n'est employé, est enrichi des caractères différens dont il offre le tableau.

Il est une question à la solu-

tion de laquelle nous nous attacherons, lorsque tout l'ouvrage sera publié, c'est de savoir si ces poèmes, nommés Moallacah, méritent réellement le titre de modèles, c'est-à-dire, si dans les fréquens rapports qui s'établirent entre les provinces d'Orient et d'Occident de l'empire Romain, aux huitième, neuvième et dixième siècles, nos romanciers puisèrent dans ces contes singuliers, nos aventures de chevalerie.

ANTAR.

CHAPITRE PREMIER.

ISHMAEL fils d'Abraham , fut le père d'Adnan , qui eut un fils nommé Maad ; Maad fut le père de Nizar , dont les quatre fils , Rebeeah , Medher , Ayad et Anmar régnèrent avec gloire et pendant de longues années sur les Arabes , ainsi que leurs descendants. Quand ils furent au nombre de 20,000 cavaliers , alors la division se mit parmi eux , ils se séparèrent et , quittant la vallée de la Mecque et la terre sacrée , ils s'établirent en grand nombre à Ibream-oob-Moote-mim qui était le point le plus avancé de Hijaz et le premier d'Yemen. Leur roi était Rebeeah également

I

I

crainit et respecté, il était de la noble tribu de Medher, et il s'appuyait sur cinq fils : le premier s'appelait Nayil, le second Tawed, le troisième Mohelhil, le quatrième Medher, et le cinquième Adée; leur père qui était un brave et intrépide guerrier conquit un vaste pays, et régna sur d'immenses plaines.

Les Arabes se trouvant trop nombreux encore, se brouillèrent de nouveau, se dispersèrent et, emmenant avec eux leurs chameaux et leurs troupeaux, chaque parti se choisit un chef; Harith fils d'Obad le Yashkirite, commandait la tribu de Yashkir, Dibyan celle qui portait son nom, Abd Shems la sienne, Jazeemah celle d'Abs et d'Adnan, et Bahiej celle de Ghiftan : Jazeemah roi de la tribu d'Abs et Adnan, attaquait Rebeeah et

L'ayant tué, il désigna Mohelhil son troisième fils pour lui succéder; mais à sa mort, ses parens qui redoutaient les Arabes qui les entouraient, abandonnèrent leurs terres, et vinrent avec leurs chameaux et leurs esclaves se réunir à la tribu d'Abs et Adnan, et reconnurent Jazeemah pour leur roi: il n'y avait, parmi les Arabes, aucun gouvernement mieux réglé que le sien, car il joignait la prudence à la valeur, et il avait dix fils, qui tous les dix étaient hardis et courageux comme des lions, doués d'une force de corps prodigieuse, et n'ayant point d'égaux dans les combats. Ils cherchaient la guerre et se plongeaient dans le carnage, leur réputation les devançait; et tous les Arabes tremblaient aux noms d'Amroo, de Jancah, d'Asyed,

de Zoheir, et de leurs frères, Amroo était leur aîné et le roi Jazeemah espérait lui laisser sa couronne ; mais un matin, au lever du soleil, Amroo alla au lac Zatool Irsad, accompagné d'un seul esclave nommé Nizah. Il avait autour de son col une chaîne d'or enrichie de diamans, quand il fut au bord du lac, il la détacha, se dépouilla de ses habits qu'il laissa à la garde de son esclave et se plongea dans le lac, mais l'onde l'emporta ; l'esclave ne le voyant pas reparaître, ne douta pas qu'il n'eût péri : il courut annoncer à Jazeemah cette funeste nouvelle. Le roi en fut vivement affligé, et, dans sa douleur, il se frappait le visage, comme s'il eût été l'auteur de sa perte ; toute la tribu la sentit vivement ; la consternation fut générale, et l'affliction

profonde : plusieurs jours et plusieurs nuits s'écoulèrent dans les larmes, enfin Jazeemah pour essayer d'adoucir sa douleur, résolut d'aller à la chasse : il y poursuivait vivement un jeune faon, mais il ne put jamais l'atteindre dans la plaine, l'agile animal se jette dans une forêt, le roi l'y poursuit, s'y enfonce, s'embarasse dans les arbres qui se resserrent, et dont les branches se croissent en se courbant jusqu'à terre. De larges ruisseaux formés par des chutes d'eau, retardent encore sa marche, il commence à s'épuiser, tout-à-coup un homme entièrement nu se présente à lui; saisi de frayeur, il veut fuir, le prenant pour un démon. Arrête, lui dit l'homme nu, ne crains rien, reconnais-moi, je suis Amroo, je suis ton fils. Si tu l'es,

répond le roi avec fermeté, quitte ce lieu et suis-moi : en même-temps il sort de la forêt, Amroo le suit ; son père le reconnaît, ivre de joie, il s'écrie : ô mon fils ! qui t'a amené ici ? pourquoi es-tu nu ? que t'est-il arrivé ? un démon, répondit Amroo, m'a retiré du lac où je m'étais noyé, il m'a transporté dans cette forêt où j'ai repris mes esprits, je me suis trouvé nu, j'ai eu honte de ma nudité, je n'ai pas osé en sortir. Aussitôt Jazeemah partagea avec lui ses vêtemens, il le ramena sous ses pavillons, le présenta à ses frères, à sa cour, à toute sa tribu. La joie fut générale, des fêtes, des danses et des jeux célébrèrent son retour, et firent oublier les larmes que sa perte avait fait couler.

Tous les Arabes des autres can-

tons se mirent sous la protection de Jazeemah et lui payèrent des tributs volontaires, tous se soumirent sans peine à ses ordres : une seule reine nommée Robab se crut humiliée d'une pareille obéissance ; elle était puissante, elle possédait de nombreux esclaves, elle commandait de vaillans guerriers, elle avait soumis des héros, sa tribu était la plus intrépide de toutes celles qui l'entouraient : on l'appelait la tribu de Reejan. Quand la reine apprit que Jazeemah étendait sa puissance, que tous les Arabes s'empressaient de lui offrir des tributs de troupeaux et de chameaux, nous ne donnerons rien, dit-elle, à qui que ce soit, pas même la corde d'un arc, et quiconque nous demandera quelque chose,

ne recevra pour réponse que le combat et la mort.

Étonné de tant d'audace, irrité d'une pareille menace, Jazeemah rassemble ses guerriers; les Arabes viennent de toutes parts se ranger autour de lui; il avance comme la tempête sur la tribu de Reejan, et contre la reine Robab, pour répandre sur elle le pillage et la destruction. En apprenant sa marche, les habitans de la tribu de Reejan poussent un cri général qui fait trembler les montagnes qui les environnent; de tous les quartiers ils se hâtent d'accourir au secours de leur reine chérie, prêts à mourir pour la défendre; ils sont nombreux, et leur multitude s'augmente encore de tous les Arabes assez fiers pour

aimer la liberté et l'indépendance ,
assez confians pour remettre leur
sort entre les mains d'une reine
dont la réputation est grande , et
dont le nom est répandu partout.

Quand la reine eut rassemblé ses
troupes , elle marcha sans crainte à
la rencontre de Jazeemah ; bientôt
les deux armées se trouvent en
présence , également impatientes
d'en venir aux mains. Mais Robab
contient l'ardeur de ses guerriers.
Va , dit-elle à l'un d'eux , que son
grand âge rendait respectable sans
avoir refroidi son sang , et dont elle
connaissait la prudence et la valeur ,
prends un signe de paix , et de-
mande à ce peuple d'où il vient ,
pourquoi il vient , et ce qu'il veut.

Le guerrier part ; quand il est à
la portée du javelot des soldats , on

lui crie : Arrête-toi , parle , ou tu es mort. Arabes, dit-il, voyez entre mes mains ce signe de la paix, mon arc est sur mes épaules , et mes flèches restent dans mon carquois. Répondez-moi à votre tour. Qui êtes-vous? Comment vous nommez-vous? Quel est votre dessein? Nous sommes, répondirent-ils, les enfans de la noble tribu d'Abs; nous sommes venus pour vous soumettre à notre obéissance, ou pour dévaster vos terres, piller vos biens, enlever vos femmes, vos enfans, et emmener vos troupeaux et vos chameaux. Arabes, reprit le vieillard, vous avez un chef, un roi, conduisez-moi vers lui, pour qu'il entende ma réponse. On lui demande ses armes, il les donne, et on l'amène à Jazeemah. O roi, lui dit-il, après s'être in-

cliné devant lui, et avoir touché de son front la poussière de ses pieds, qui t'a fait sortir de ton pays, et pourquoi viens-tu avec tant de guerriers sur les terres de la reine Robab? — Pour exterminer sa tribu. — Que Dieu te conserve long-temps dans tes possessions; pourquoi veux-tu troubler ma reine dans les siennes? — Je veux punir son audace et ses discours insolens; tous les Arabes se sont soumis à mes lois; tous obéissent à mes ordres, tous me paient des tributs, tous, excepté vous; je dois vous punir. Soumettez-vous, consentez à me payer le tribut que j'exigerai chaque année, ou je vais commander à mes guerriers, qui sont aussi nombreux que les sauterelles du désert, aussi vaillans que

les lions qui sortent des forêts, ou qui descendent des montagnes, de vous écraser comme le grain.

Le vieillard ne réplique pas ; il garde un noble silence, reprend ses armes, et revient trouver Robab ; il lui rend les propos menaçans de Jazeemah.

Retourne vers lui, lui dit la reine, et porte lui cette réponse : Je ne suis qu'une femme, mais Dieu a mis dans mon cœur le courage d'un homme, et mon bras en a la force. Que demain au lever de l'aurore, il sorte de son camp, qu'il s'avance seul dans le champ qui sépare nos deux armées, il m'y trouvera seule : nous combattons seuls en présence de tous nos guerriers. S'il est vainqueur, il m'arrachera la vie, mon peuple le recon-

naîtra pour son roi , et lui paiera le tribut qu'il exigera ; s'il est vaincu , je lui laisserai la vie , je fixerai sa rançon pour me dédommager du dégât qu'il a fait sur les terres de mes sujets ; nous épargnerons ainsi le sang de nos guerriers , il retournera dans son pays , et je resterai tranquille dans le mien.

Le guerrier revint vers Jazœmah , et lui offrit le défi de la reine. Jazeemah le reçut avec un sourire de pitié et de mépris. Va , lui dit-il , demain je lui porterai ma réponse avec une chaîne d'or.

Le lendemain , avant même que le soleil eût rasé la terre de ses premiers rayons , les guerriers des deux armées sortirent de leurs tentes , et se rangèrent en bataille ; mais ils retenaient leurs coursiers , ils te-

naient leurs lances abaissées, et leurs épées tranchantes restaient dans leurs fourreaux.

Tout-à-coup Jazeemah et la reine Robab s'élancent hors des rangs; Jazeemah, l'œil enflammé de colère, ne respirant que le sang, monte un cheval noir comme l'ébène : la reine est sur un coursier aussi blanc que la rosée du mois le plus froid de l'année; son front est serein, le sourire même effleure ses lèvres de pourpre : tous deux parcourent la première ligne de leurs troupes; tous deux modèrent les murmures involontaires de leurs guerriers, qui ne peuvent cacher, les uns leur mépris, les autres leur crainte, d'un combat qu'ils regardent comme trop inégal. Tous deux s'arrêtent en même temps; ils re-

tiennent un instant leurs coursiers qui hennissent , trépignent des pieds , font sortir de leurs naseaux une épaisse fumée, et jaillir de leurs yeux des étincelles de feu. Ils leur lâchent enfin la main, aussitôt ils s'élancent comme la foudre , et viennent heurter leur large poitrail. Leur choc est affreux , l'air en a retenti , la terre en a tremblé , eux seuls sont restés immobiles ainsi que ceux qui les montent. La reine et le roi , après un moment d'hésitation , achèvent de fournir leur carrière , se retournent , et reviennent , mais avec moins d'impétuosité , l'un contre l'autre. Tous deux tiennent leur lance en arrêt ; tous les yeux sont fixés , toutes les bouches ouvertes ; on entendrait le vol d'un oiseau ; l'effroi est dans tous

les cœurs , la mort plane , elle va frapper.

Jazeemah fixe d'un bras robuste une lance terrible que l'homme le plus fort pourrait à peine soulever ; il la dirige contre la poitrine de Robab ; Robab la voit venir , elle ne cherche point à la détourner ; tout effort serait vain ; elle l'attend avec calme ; mais dès qu'elle est à sa portée , elle se précipite sur la tête de son cheval , dont elle presse vivement la course , la lance passe au-dessus d'elle ; aussitôt elle retourne son coursier , fond à son tour sur Jazeemah , à peine remis et encore ébranlé de l'élan et de l'effort qu'il venait de manquer : la lance entre sans résistance dans sa poitrine ; le fer en sort de toute sa longueur entre les deux épaules.

Robab l'abandonne ; Jazeemah tombe sur la croupe de son coursier, et roule expirant sur la poussière. La reine s'élançe de son cheval, coupe la chevelure de Jazeemah, s'empare de ses armes, et élevant la voix, elle crie aux deux armées : Arabes, vous connaissez les conditions du combat, vous savez que je l'ai proposé pour épargner le sang aux dépens même du mien. Le Dieu des combats n'a point repoussé ma victoire ; je n'en veux pour prix que la chevelure, les armes et le coursier de celui qui était venu injustement m'attaquer. Vous, enfans de la tribu d'Abs, retournez dans vos campagnes, reportez le corps de Jazeemah à ses fils, qu'ils apprennent en le voyant qu'il y a dans le ciel un Dieu juste

qui humilie le superbe et qui punit celui qui boit le sang des hommes. Et vous, mes fidèles sujets, mes braves compagnons, rentrez dans vos foyers, allez rassurer vos femmes et vos enfans, et veiller tranquillement au soin de vos troupeaux.

La voix de la reine paraît celle d'un ange du ciel. Les deux armées se soumettent à ses ordres; les Arabes de la tribu d'Abs et d'Adnan, honteux, découragés, et murmurant tout bas, se retirent en bon ordre, mais avant tout ils enlèvent le corps de Jazeemah, le lavent, le couvrent de parfums et d'aromates, et le portent alternativement sur leurs bras. Les peuples de Reeyan poussent des cris de joie, mais sans insulter ce ux d'Abs et d'Adnan, et ils improvisent un

chant de victoire pour célébrer l'adresse et le courage de leur généreuse reine.

A l'arrivée des guerriers d'Abs et d'Adnan la douleur fut générale dans tout le pays ; quand ils présentèrent aux fils de Jazeemah le corps inanimé de leur père , ils le couvrirent de larmes , et tous firent le serment de le venger : ils abattirent leurs tentes , ils déchirèrent leurs pavillons et restèrent sept jours et sept nuits à le pleurer : Amroo son fils aîné monta sur son trône , les Arabes de tous les pays qui lui étaient soumis vinrent lui apporter leurs condoléances , mais rien ne put adoucir sa douleur , la mort coulait avec le chagrin dans ses veines , et il ne vécut que peu de jours. Son frère Zoheir lui succéda : son règne fut glorieux , son pouvoir

était sans bornes, son autorité généralement reconnue, et toutes les tribus arabes soit voisines, soit lointaines lui portèrent respect et obéissance : ses sujets étaient heureux, et les chefs étaient fiers de lui prouver leur fidélité ; mais en montant sur le trône, il avait renouvelé dans son cœur le serment de venger la mort de son père, et quand il vit son pouvoir bien affermi, il rassembla ses guerriers, convoqua ses alliés, et appela près de lui tous les peuples arabes. Il leur annonça le projet qu'il avait formé d'aller venger son père, tous y applaudirent, et en peu de temps son armée fut prête.

Aussitôt il partit pour aller écraser de toutes ses forces la tribu de Reeyan et la reine Robab. Il ne fit aucune halte, et ne s'arrêta que quand

il fut entré sur ses terres. Dès que la reine fut informée de cette invasion inattendue, elle convoqua ses braves et fidèles guerriers qui descendirent tous de leurs montagnes, abandonnant, pour venir la défendre, leurs femmes, leurs familles, leurs chameaux et leurs troupeaux. Ils marchèrent avec ardeur au-devant de Zoheir, le joignirent bientôt, et ne différèrent pas un seul jour à attaquer les Arabes d'Abs : ils se jetèrent sur eux comme des lions rugissans ; des deux côtés la fureur était égale. Les uns venaient venger leur honte plutôt que leur défaite, les autres étaient fiers de leur première victoire, la bataille fut sanglante, nul ne lâcha le pied, les braves se précipitaient sur des soldats qui tenaient ferme, qui ne sa-

vaient pas reculer, et qui aimaient mieux boire la coupe de la mort que celle de la honte et de la lâcheté : au fort de la mêlée Zoheir rencontra la reine Robab qui animait ses guerriers par ses discours, et par les coups terribles qu'elle portait. Elle montait le superbe cheval de Jazeemad, son épée terrible armait son bras. A cette vue, la fureur de Zoheir redouble, il pousse un cri qui porte la terreur dans le cœur des plus braves guerriers : vengeance ! s'écria-t-il par trois fois, vengeance pour Jazeemah ! en même temps il fond sur Robab comme l'aigle de la montagne sur la faible colombe : la reine oppose en vain son glaive à celui de Zoheir, il le fait voler en éclats, et enfonce le sien tout entier dans le sein de Robab : son sang

s'élançe de sa vaste blessure, comme l'eau d'une source vive, elle se penche et tombe mourante sur le bras de Zoheir qui la soutient, étonné de trouver la pitié dans son cœur, et regrettant presque sa victoire. La reine s'aperçoit de sa sensibilité, elle adoucit sa douleur, et fixant son œil mourant sur lui, Zoheir, lui dit-elle, je te pardonne ma mort, tu as vengé ton père, Dieu est juste, la femme dont la main quitte le fuseau pour prendre le fer, doit périr par le fer: mais que mon sang suffise à ta vengeance, et ne fais pas couler celui de tant de guerriers, aveugles instrumens des caprices des rois: pardonne..... en disant ces mots, elle expire; Zoheir n'est pas sourd à son dernier vœu: il a donné le signal du carnage, il donne l'ordre de la paix:

ses guerriers suspendent leurs coups, les Reeyaniens découragés par la mort de leur reine, baissent leurs lances, descendent de leurs chevaux, les remettent avec leurs armes aux Absiens, et reconnaissent Zoheir pour leur souverain. Il retourne dans ses états, suivi de mille chameaux qu'il distribue à ses guerriers suivant leur rang et leur valeur, et désormais son bras fut respecté de tous les Arabes, et son pouvoir reconnu par toutes les tribus.

En ce tems-là, on visitait, comme on le fait encore aujourd'hui, le Caaba et la sainte Mecque. Un grand nombre de pèlerins se rendaient au tombeau d'Abraham; les mois du pèlerinage étaient sacrés, et tant qu'ils duraient, on n'aurait pas même osé répandre le sang de celui,

qui aurait tué son père. Zoheïr voulut couronner ses exploits par ce pèlerinage, et il le fit, accompagné de tous les chefs de sa tribu. Arrivé au Caaba, il en fit le tour, suivant l'usage établi, et en baisant la pierre sacrée, il fut frappé d'une sainte admiration. Il conçut donc à son retour le dessein d'élever au centre de sa tribu un temple pareil à celui de la Mecque, où les pèlerins qui s'y rendraient recevraient l'hospitalité, où leur faim serait appaisée, leurs craintes dissipées, où jamais le sang des hommes, ni d'aucun être vivant, ne serait versé. Et qui-conque transgressera ma loi, dit-il, sera frappé de mon épée. Il assembla donc les sages et les anciens de sa tribu, et leur soumit son projet: tous en ressentirent une peine se-

crète , mais aucun n'osait le désapprouver , et ils gardèrent un morne silence. Enfin un vieux shiekh , que son grand âge rendait plus hardi , qui avait passé toute sa vie à fouiller les anciennes chroniques , qui savait par cœur les maximes de tous les sages , qui reconnaissait l'unité d'un Dieu créateur des cieux et de la terre , se hasarda à lui faire cette respectueuse remontrance : Grand roi , lui dit-il , songe que le Caaba était le séjour du bienheureux Abraham , et qu'une mort prompte et cruelle punirait celui qui oserait détourner les hommages que lui rendent les vrais croyans. Écoute donc mes paroles , et montre-toi digne de ta noble origine : ne monte pas le cheval de l'outrage , car il ne te sauverait pas des messagers

de la mort , et bientôt ils t'atteindraient , si tu érigeais dans nos déserts un monument semblable au sépulcre sacré de Caaba , et si tu établissais des cérémonies pareilles à celles de Menah , de Zengein et du Saint Temple : chasse donc , chasse loin cette idée ; la terre d'Abraham est la terre bien-aimée de ton Dieu ; sa tribu est supérieure à tout le genre humain : un jour il en sortira un homme fameux , il sera le prophète de Dieu , le flambeau des ténèbres ; il portera la lumière de l'orient à l'occident ; il frappera de l'épée celui qui résistera à sa parole. Renonce donc à ce projet , car Dieu est aussi prompt que terrible dans sa vengeance.

Zohèir hésita quelques instans ; mais enfin il se soumit aux raisons

du sage vieillard , et ne persista pas dans sa résolution , se rendant aux conseils de tous les sages , qui s'étaient rangés de son côté. Il resta quelques années tranquille ; mais enfin il songea à se marier , et à choisir une femme d'une rare beauté et d'une noble famille. Il fit faire d'exactes recherches dans tous ses états , et il apprit enfin que dans la tribu de Ghorab , il y avait un Arabe qui s'appelait Amrøo, fils de Shedeed , également respecté pour sa haute valeur et ses grandes richesses , qui avait une fille nommée Temadhur ; elle n'avait point d'égal pour la beauté ; ni parmi les filles de la campagne , ni parmi celles de la ville ; mais son père , qui était un homme sévère , la dérobaît à tous les yeux , et ne permettait à per-

sonne de lui faire la cour , disant hautement qu'aucun homme n'était digne d'elle , et qu'elle ne voulait pas se marier. Zoheir ne la désira que plus vivement , et comme un voyageur mourant de soif , par un jour d'été , brûle de rencontrer une source d'eau vive. Ses désirs lui peignaient ses perfections au-dessus même des rapports qu'on lui en faisait. Cependant, craignant un refus , et n'osant pas s'y exposer , il n'envoya pas la demander en mariage , mais il attira Amroo à sa cour , lui fit de magnifiques présens , lui témoigna la plus grande estime , l'admit dans sa société intime , et fit tout pour forcer son amitié , et gagner sa confiance ; enfin il le détermina à se fixer près de lui , et il ne

buvait ni ne mangeait qu'en sa société.

Cependant le silence qu'il s'obstinait à garder ne faisait qu'augmenter sa passion ; elle s'accrut au point qu'il donna des ordres secrets pour qu'on formât un parti dans la tribu de Ghorab , pour attaquer la famille d'Amroo , piller ses propriétés, mais en recommandant surtout de ne maltraiter ni de ne tuer personne. Il espérait , par cette fausse attaque , découvrir Temadhur, qui n'avait pas suivi son père à la cour , la trouver parmi les prisonnières, et avoir l'occasion de la délivrer et de lui parler. Un confident intime fut chargé de cette expédition ; il réunit cinq cents hommes bien armés, et vint attaquer l'habitation d'Amroo.

Il n'eut pas de peine à s'emparer de sa femme, de ses enfans, de ses chameaux et de ses nombreux troupeaux. La crainte qu'inspira sa troupe ne permit aucune résistance, et, conformément aux intentions du roi, personne ne fut tué, ni même maltraité.

Zoheïr, instruit du plein succès de son stratagème, monta aussitôt à cheval, et se rendit à l'habitation d'Amroo : il y trouva toute sa famille au désespoir. Temadhur était à la porte de sa tente ; elle regardait en pleurant ses troupeaux dispersés ; elle était fraîche comme l'aurore, son front brillait comme le soleil à son midi, ses joues étaient rouges comme la pivoine, sa chevelure épaisse et noire comme la nuit. A sa vue, Zoheïr sentit encore croître sa

passion ; il pousse involontairement un cri d'admiration , et aussitôt , il feint d'attaquer avec sa suite les faux ravisseurs , qui ne font qu'une résistance simulée , et se retirent précipitamment. Les femmes , épouvantées , veulent prendre la fuite , Zoheïr les arrête , les rassure , et ordonne à Rebia , fils de Jéad , l'un de ses favoris , de jeter un voile sur Temadhur ; ce qu'il fit à l'instant.

Trente esclaves d'Amroo , qui s'étaient rendus prisonniers se revirent en liberté , tous les troupeaux dispersés rentrèrent dans leurs parcs ; le calme fut rétabli , et le roi fit préparer une fête magnifique pour célébrer la défaite et la fuite des faux ravisseurs : il dépêcha un courrier à Amroo , qui le ramena pour partager la délivrance et le bonheur de

sa famille ; et la joie la plus vive succéda à la douleur la plus amère : Des tables somptueuses furent dressées et couvertes des mets les plus recherchés ; le vin coula par flots, et tout fut servi avec profusion. Le roi, au comble du bonheur, ivre d'amour, faisait à Amroo les plus tendres protestations d'amitié : on vit même rouler dans ses yeux les larmes de la tendresse. Amroo, hors de lui, se leva, et s'adressant au roi : Zoheïr, lui dit-il, je suis ton sujet ; mon cœur ne peut contenir toute ma reconnaissance, il va se briser ; le ciel ne m'a rien donné de plus précieux que ma fille Temadhur ; j'ai, jusqu'à ce jour, repoussé tous ceux qui me l'ont demandée pour épouse, je te l'offre pour esclave, et je prends tous ces nobles

guerriers comme témoins du don que je t'en fais.

En entendant ces mots, Zoheïr fut au comble du bonheur. Tous les guerriers qui l'entouraient lui dirent : Si tu acceptes Temadhur pour ton esclave, nous voulons qu'elle soit servie par nos filles les plus nobles.

Alors Zoheïr se leva ; il embrassa tendrement Amroo , et lui serrant la main : Ce n'est pas comme esclave , lui dit-il , que j'accepte ta fille, c'est comme mon épouse ; c'est pour s'asseoir avec moi sur mon trône. Les jeunes filles s'avancèrent, conduisant Temadhur au milieu d'elles ; elles levèrent le voile qui la couvrait , et la livrèrent à Zoheïr , qui trouva ce moment aussi doux que celui qu'éprouve une paupière

long-temps fatiguée, quand le sommeil vient enfin la fermer. Il vit en elle la tige d'un superbe palmier, et la rose de son amé. Ils furent unis à l'instant. La nuit couvrit de ses voiles mystérieuses les secrets de l'hymen. Le lendemain, Zoheir distribua des présents magnifiques à tous ceux qui composaient sa cour, nobles comme esclaves, et pendant sept jours ce furent des fêtes magnifiques dans sa cour et dans sa tribu.

L'excès du bonheur rend presque toujours indiscret; on ne sait pas jouir en silence. Zoheir, fier de posséder Temadhur, et de la devoir à son adresse, lui découvrit un jour le stratagème dont il s'était servi pour l'obtenir, sans payer à son père la riche dot que l'usage l'eût obligé de lui offrir, et sans lui avoir assuré

aucun établissement. Temadhur fut humiliée et révoltée de cet aveu; elle était sensible, mais orgueilleuse et rusée; et pendant quelque temps elle cacha son dépit : mais un jour, qu'au sortir d'un repas splendide, Zoheïr lui parlait de son amour, et cherchait à le lui prouver, elle le repoussa doucement, et s'éloignant de lui : Zoheïr, lui dit-elle, vous n'êtes plus digne de ma tendresse, vous m'avez trompée : vous avez la réputation d'un prince généreux ; l'êtes-vous, quand vous employez la force et la ruse pour ravir les filles de vos braves, et pour les frustrer de la dot que vous leur devez?

Ces paroles étonnèrent le roi ; Temadhur, lui répondit-il, ce n'est pas par avarice que j'ai eu recours à la ruse pour vous obtenir ;

mais votre père semblait sourd à toutes mes avances : j'aurais été humilié, offensé peut-être, s'il eût repoussé mes propositions, comme il méprisait celles de tous ceux qui prétendaient à votre main. J'ai donc été forcé d'employer un stratagème qui vous a placée sur mon trône : Est - ce vous, qui devez vous en plaindre ? Oui, lui répliqua Temadhur ; vous m'avez enlevée par force, vous n'avez payé à mes parens aucun prix pour ma personne. Le moindre de vos sujets reçoit de son gendre le prix de sa fille, les miens n'ont rien reçu ; mais vous apprendrez que nous sommes aussi fins que vous.

A ces mots, Zoheir ne put contenir sa colère, elle fut sans bornes, il se leva de son lit en s'écriant : vous

êtes bien hardie d'oser me faire des reproches, et de vous croire plus sage que moi : appeaisez-vous, lui dit Temadhur avec douceur, sachez que celui qui parle inconsidérément s'attire souvent une réponse fâcheuse, et que souvent la coupe du mépris se répand sur celui qui la verse : apprenez donc que je ne suis que la sœur de cette fille si belle que vous avez vue, et que vous avez voulu tromper. Mais vous n'avez pas réussi à posséder ses charmes : elle est plus belle que l'astre de la nuit, elle est plus brillante que celui du jour. Je ne possède pas la millième partie de ses appas, elle est sans égale sur la terre, et nulle fille de l'Arabie ne peut lui disputer le prix de la beauté. Mon père n'a point été trompé par votre feinte générosité : vous faisiez

tout pour moi , je le sais , mais que faisiez-vous pour lui? Il m'a donnée à vous pour ma sœur , elle se nomme Temadhur , mon nom est Klidaa : je n'a ni sa beauté , ni même la douceur de son caractère ; cependant je vous aurais toujours caché ce secret , si vous n'eussiez pas , par une confiance indiscrete , humilié mon amour-propre.

Le songe du bonheur est donc évanoui , s'écria douloureusement Zoheïr. Cependant j'ai peine à vous croire : si vous doutez de la vérité de ce que je vous dis , repartit Temadhur , envoyez chez ma mère quelque vieille femme en qui vous ayez confiance , le voile de ma sœur se levera sans difficulté pour elle , elle la verra et vous en croirez sans doute son rapport. C'est par ses yeux qu'il

faut voir, dit le roi, c'est par ses oreilles qu'il faut entendre, mais on ne peut voir les filles de l'Arabie, à moins qu'on ne soit marchand, bijoutier, astrologue ou parfumeur. Je me présenterai donc à votre sœur sous l'un de ces habits, et je jugerai par moi-même jusqu'à quel point je dois vous en dire.

Il se remit au lit, et dormit tranquillement jusqu'à la pointe du jour : s'étant levé, il dit à ses esclaves : vous n'accorderez aujourd'hui à personne l'entrée de mes appartemens, vous remettrez à demain tous ceux qui se présenteront, vous leur direz que tels sont les ordres que je vous ai donnés.

Alors au lieu de prendre ses vêtements royaux, il s'habilla comme un pauvre marchand, et prit avec lui

une petite cassette pleine d'aromates et de parfums, il sortit seul, et clandestinement de sa tente, les pieds nus, les reins serrés d'une large ceinture de cuir, tenant sa cassette sous le bras, et quand il fut à quelque distance, il accéléra sa marche.

Dès qu'il fut parti, Temadhur se leva précipitamment, prit des habits d'homme, monta sur le cheval le plus ardent de ses écuries, et se rendit promptement aux tentes de son père, laissant bien loin derrière elle, le roi qu'elle rencontra, mais qui ne la reconnut pas. Aussitôt qu'elle fut arrivée, elle rassembla toute sa famille, sa mère, son père, et ses frères, et leur raconta ce que le roi avait eu l'imprudence de lui avouer, et ce qu'elle lui avait dit : ils ne savaient que penser de sa ruse

et de son déguisement ; alors après avoir embrassé tendrement son père , elle lui fit part de son projet. Sortez , lui dit-elle , avec mes frères , et tenez-vous cachés dans le bois de palmiers qui est derrière votre tente. Quand Zoheïr sera entré , et que je lui aurai fait ouvrir la cassette qui renferme des parfums que j'aurai soin d'examiner lentement , en l'entretenant , accourez précipitamment , saisissez-le , et déclarez -lui qu'il n'obtiendra sa liberté que lorsqu'il aura promis de donner à mon père , une dot digne de moi , et qu'il aura ainsi réparé la honte qu'il a imprimée sur nos fronts , en ne mettant aucun prix à ma main. S'il vous reproche votre violence , je me charge de vous la faire pardonner , en lui prouvant que c'est la juste repré-

saille de celle qu'il a employée pour me posséder, et que c'est lui qui nous a donné l'exemple de la ruse.

Amroo et ses fils, comptant sur son adresse, et plus encore sur le pouvoir de ses charmes, prirent leurs armes, se retirèrent, et se tinrent cachés dans le bois de palmiers. Temadhur quitta ses habits d'homme, prit ceux d'une jeune vierge, se couvrit d'un long voile, se noircit les paupières avec l'antimoine et s'étant assise auprès de sa mère, elles conversèrent gaiement ensemble en attendant l'arrivée de Zoheïr : il parut bientôt, examinant les tentes avec l'œil perçant du renard. La mère de Temadhur, lui cria : entrez, entrez, marchand, si vous avez quelques parfums qui puissent plaire à ma fille : il entra,



ôta sa cassette de dessus son des ,
l'ouvrit , en demandant : ces par-
fums sont-ils pour cette jeune per-
sonne ? Oui , lui dit sa mère : son
trouble cependant était extrême.
Oserais-je lui dit-il , lui demander
son nom. — On l'appelle Temadhur.
— Avez-vous quelqu'autre fille ? —
Oui , j'en ai une autre , nommée
Klidaa , que nous avons donnée en
mariage à Zoheïr à la place de celle-
ci , qui est beaucoup plus belle. —
Pourquoi avez-vous fait cette échan-
ge. — Quand Zoheïr nous a demandé
Temadhur en mariage , il n'a offert
aucune dot à son père , il n'a mis
aucun prix à sa main , il nous a hu-
miliés , alors nous lui avons donné
Klidaa en mariage , il ignore cet
échange , et nous espérons marier
Temadhur à un des plus nobles

chefs de notre tribu qui nous offre des richesses immenses, et nous laisse maîtres de fixer le prix que nous mettrons à sa main.

A ces mots un nuage de douleur se répandit sur les yeux de Zoheïr, et n'écoutant que son dépit il se disait en lui-même : je romprai vos perfides projets, j'enlèverai de force, s'il le faut, Temadhur, et son père et ses frères en mourront de dépit. Cependant il pressait Temadhur de choisir quelques parfums dans l'impatience de retourner dans son palais, et de revenir sans perdre de temps exécuter son funeste dessein. Mais tout-à-coup Amroo et ses fils paraissent à l'entrée de la tente ; ils se jettent comme des lions sur Zoheïr, le saisissent, le garottent et lui lient les pieds et les mains, en

évitant toutefois de lui faire aucun mal. Alors Temadhur ôte son voile, et lui dit, avec un sourire plein de joie et de douceur : eh bien ! puissant roi, que pensez-vous maintenant de votre situation et de vos artifices, lequel de nous deux est le plus rusé ?

Zoheïr se regardait comme un homme mort ; mais quand il reconnut Temadhur, quand il vit sa gaieté, il se rassura ; et prenant le même ton qu'elle, il lui dit : tu me prouves bien que l'homme le plus fin ne peut joûter contre une femme en fait de fourberie ; eh bien, rusée, à quelles conditions faisons-nous la paix, quel prix mets-tu à ma rançon ? Ecoute-bien, lui dit Temadhur : pour te punir d'avoir été un avare envers nous, de t'être vanté à moi-même de m'avoir possédée

par ruse , je jure par le nom de Dieu , par celui d'Abraham , que je ne retournerai pas dans ton palais , que jamais je ne t'écouterai , ni ne t'obéirai , ni ne te céderai , que tu ne m'aies juré par le sacré Zemzen , que tu pardonnes à mon père et à mes frères , que tu les protégeras , que tu confirmeras notre mariage , que tu donneras à mon père une dot digne de toi et de moi : jure-le , ou je te garde dans mes fers et je te traiterai comme mon esclave. Zoheïr sourit et lui dit : je te donnerai cinq cents chameaux , est-ce assez ? — Non , dit Temadhur , ce n'est point assez pour chaque heure que j'ai été ton épouse. — Eh bien , j'y ajouterai encore cinq cents autres à choisir parmi les plus beaux que je possède. — Ce ne sera encore que

bien peu pour un seul jour. — O Temadhur , s'écria Zoheïr , songe que tu es sans prix , si tu comptes chaque heure des jours et des nuits de mon bonheur , et que tu les vendes à ce taux comme dans un bazar , tu me dépouilleras de tous les chameaux que je possède , mâles et femelles.

Temadhur sourit , le fit délier , et ils convinrent ensemble qu'il donnerait à Amroo mille chameaux , vingt chevaux de la plus noble race , cinquante esclaves mâles et autant de femmes. Il le jura sur le nom de Dieu et par le temple de Zemzen et de Mekam : ensuite ils se mirent tous gaiement à table , ils y restèrent jusqu'à la nuit ; alors ils revinrent au palais. Amroo et ses fils les y ac-

compagnèrent et y passèrent plusieurs jours dans les fêtes.

La conduite de Temadhur ne fit qu'augmenter l'amour de Zoheïr ; il lui donna de riches possessions ; mais il exigea d'elle un profond silence sur toute cette aventure , et elle lui garda le secret : elle mit au monde dix fils , qui tous eurent le courage des lions , et une fille nommée Mootejeradah.

C'était la coutume , parmi les Arabes , que lorsqu'une femme avait dix enfans mâles elle était appelée Moonejeba , c'est-à-dire *annoblie*, et son nom était respecté par tous les Arabes. Mootejeradah , fille de Zoheïr , était aussi belle que sa mère ; comme elle , elle surpassait en beauté , en esprit et en jugement toutes les filles de l'Arabie :

Fatima fille d'Hewseb, et femme de Zeead, fils d'Abdallah, était aussi une Moonejeba, car elle avait dix fils; ainsi les enfans de Zoheïr et ceux de Carad et de Zeead devinrent les chefs de la tribu d'Abs, et particulièrement ceux de la famille de Carad, composée de Shedad, Malek et Zakmet-Ool-Jewad, qui surpassaient les plus illustres guerriers en valeur. Zoheïr était affermi sur son trône; tous les rois et tous les chefs des Arabes lui payaient des tributs ou venaient déposer leurs présens à ses pieds: la tribu d'Abs portait partout le pillage et la mort, et les habitans des villes et des déserts respectaient et redoutaient sa puissance.

Les auteurs de cette histoire, Asmael, Zoheinah et Aboo-Obei-

dah , racontent que dix guerriers de la famille de Carad quittèrent leur pays pour chercher fortune ailleurs : parmi eux l'on distinguait Shedad , fils de Carad , que l'on appelait le cavalier de Jirwet , parce que Jirwet était le nom de sa jument incomparable. Plus d'un roi avait voulu la lui acheter , mais il refusa leurs offres et leurs présens , rien ne put le déterminer à s'en séparer ; et souvent il répétait ces vers qu'il avait faits pour elle.

« Ne cherchez pas à acquérir ma
« cavale , car Jirwet n'est ni à ven-
« dre ni à louer. Sur elle je suis un
« roc : ses bords sont pleins de no-
« blesse et de fierté ; je ne m'en sé-
« parerais pas quand on m'offrirait
« de nombreux chameaux suivis de
« leurs conducteurs. Sans ailes , elle

« devance les vents et franchit les
« déserts : je la veux conserver pour
« le jour des combats , et elle me
« sauvera la vie quand s'éleva la
« poussière des batailles. »

Les dix vaillans cavaliers sortirent de la terre de Shuerebah : ils étaient couverts de brillantes cuirasses , et le poli de leurs armes en égalait la force. Ils méprisaient l'or , ils dédaignaient les riches objets du luxe , ils ne voulaient que des chevaux de noble race et de nombreux chameaux : ils poussèrent donc leurs courses jusqu'au pays de Cahtan. Tout le jour, ils se tenaient cachés dans les forêts et ne marchaient qu'avec l'astre des nuits : ils arrivèrent ainsi jusqu'aux montagnes de Salma et d'Aza. Alors ils découvrirent entre deux collines la riche

tribu de Jezeela. Ses tentes réunissaient un grand nombre de guerriers, tous bien armés, et leur camp ressemblait à une mer agitée dont les flots s'entrechoquent : cette tribu, qui réunissait des milliers d'esclaves et des troupeaux nombreux de toute espèce, vivait tranquille sur sa force, et ne redoutait pas les coups de la fortune.

En voyant leur puissance, les guerriers d'Absan sentirent qu'il leur était impossible de les attaquer à force ouverte ; ils s'éloignèrent donc et firent paître leurs chevaux : ils découvrirent alors dans une plaine couverte de gras pâturages, un troupeau de plus de mille chameaux que gardait une femme noire. Elle était d'une rare beauté, et rien n'égalait l'élégance de sa taille ; elle avait avec

elle deux jeunes enfans qui veillaient sur les chameaux pour les empêcher de trop s'éloigner et qui couraient autour d'eux. A la vue des chameaux; les Absiens se mirent à les chasser devant eux comme un troupeau de lièvres, et se saisirent de la femme et des deux enfans. Ils marchaient derrière pour repousser ceux qui pourraient venir les attaquer. Ils n'attendirent pas long-temps. Quelques Arabes qui occupaient les tentes les plus avancées s'étant aperçus de ce qui se passait dans la plaine, donnèrent aussitôt l'alarme à tous les habitans de la tribu de Jeezela. En un instant ils se réunirent au nombre de plus de mille, s'armèrent à la hâte et vinrent en désordre pour exterminer les ravisseurs en leur criant : vous fuyez en vain,

malheureux , la vitesse de vos courriers ne vous sauvera pas , vous êtes venus chercher la mort , nous vous la portons.

Les Absiens sentirent qu'il leur serait impossible, malgré leur valeur, de résister à une pareille multitude dans la plaine : ils pressèrent donc vivement la marche des chameaux et les firent entrer dans une gorge longue et étroite que formaient deux montagnes escarpées , où six hommes pouvaient à peine passer de front et qui conduisait à la mer.

Les habitans de Jezeela , croyant qu'ils prenaient la fuite devant eux , pressent leur marche , et s'engagent bien avant dans la gorge , sans garder aucun ordre. Mais tout-à-coup Shedad s'arrête ; il ordonne à quatre de ses guerriers de continuer à chas-

ser les chameaux devant eux, et, se retournant vivement avec les cinq autres, il fond avec la rapidité des vautours sur les Jazeeliens, dont aucun n'avait songé à monter son coursier. En un instant la terre est couverte de leurs morts; surpris, épouvantés, ils ne songent plus qu'à fuir; ils se pressent, se culbutent; leur nombre ne sert qu'à les embarrasser. Les Absiens ne portent pas un coup de lance qui ne soit mortel. Malheur à celui qui se trouve à leur portée! La fière Jirwet semble partager la fureur de Shedad; elle écrase sous ses pieds ceux que son fer ne peut atteindre. Enfin, las de répandre le sang, Shedad et ses compagnons, trop prudents pour rentrer dans la plaine, cessent de poursuivre les Jazeeliens, qui se

croient trop heureux de leur abandonner leurs chameaux et de regagner leurs tentes.

Shedad et ses guerriers reviennent tranquillement rejoindre leurs compagnons qui avaient gagné le bord de la mer, et tous ensemble reprirent, avec les chameaux qu'ils avaient enlevés, le chemin de leur tribu. Avant d'y rentrer, ils firent halte, pour partager leur butin. Shedad cependant avait remarqué la femme prise avec les chameaux; elle avait fait une vive impression sur son cœur, et il brûlait de la posséder. Ses formes étaient délicates, ses yeux inspiraient l'amour, son sourire était enchanteur, et tous ses mouvemens pleins de graces : sa couleur même était un attrait de

plus; car, comme l'a dit un de leurs poètes,

« Il y a dans la couleur noire un
 « charme auquel on ne résiste pas :
 « si vous en observez bien la beauté,
 « vos yeux la préféreront au rouge
 « et au blanc. S'il n'y avait pas de
 « signe noir sur une peau blanche,
 « les amans en admireraient moins
 « l'éclat et la fraîcheur. C'est le noir
 « de la nuit qui fait briller l'aurore ;
 « c'est le noir de la prunelle qui
 « fait la beauté de l'œil ; et l'ambre
 « noir est celui qui répand l'odeur
 « la plus douce. »

Les compagnons de Shedad, qui le regardaient comme leur chef, lui dirent : C'est à toi que nous devons ce riche butin ; c'est ta prudence autant que ta valeur qui nous l'a va-

lu : choisis donc , avant tout , la part que tu en veux ; telle qu'elle soit , nous te l'accordons.

Je renonce au butin , leur répondit Shedad ; je vous l'abandonne tout ; je ne veux que la belle esclave et les deux enfans qui gardaient ces chameaux ; voilà la part que je réclame. Tous y consentirent , et dès ce moment Shedad s'en empara , et ne la quitta plus.

Elle se nommait Zebeeba , elle était mère des deux enfans qui l'accompagnaient : l'aîné se nommait Jereer , et le plus jeune Shihood. Shedad s'établit avec elle sous sa tente , et ses deux enfans gardaient ses troupeaux. Il ne la quittait ni le jour , ni la nuit , enfin il s'aperçut qu'elle portait dans son sein le fruit de son amour , et rien n'égala sa joie ,

quand il le reçut dans ses bras. Quoique noir comme l'ébène, le fils de Zebeeba avait tous les traits de Shedad, et ses formes athlétiques; comme les siens ses yeux semblaient lancer des étincelles de feu. Shedad ne pouvait se lasser de l'admirer et il le nomma ANTAR : il grandit sous les yeux de son père, ses formes se développèrent, et encore enfant on admirait déjà son courage et sa force. Les compagnons de Shedad en ayant entendu parler, formèrent des prétentions sur lui, et s'étant réunis ils vinrent trouver Shedad et réclamèrent son fils comme un esclave sur lequel ils avaient tous des droits égaux, que le sort devait décider. Shedad n'était pas homme à leur abandonner son fils, leur nombre même n'était pas capable de l'épou-

vanter ; mais c'était en invoquant l'autorité du roi , qu'on demandait Antar , et Shedad était incapable de lui manquer de respect. Il se soumit donc à ce qu'il ordonnerait , et ils se rendirent tous à sa tente. Zoheïr les reçut avec bonté , et se fit expliquer le sujet de leur contestation. Shedad lui raconta tout ce qui s'était passé dans leur excursion sur la tribu de Jezeela ; des chameaux qu'ils avaient enlevés avec la femme et les enfans qui les gardaient ; du partage qu'ils avaient fait de leur riche butin , de l'abandon qu'il leur avait fait de la part qui lui revenait , ne se réservant que la femme et ses deux enfans : ils y ont consenti ajouta-t-il, j'ai emmené Zebeebasous ma tente , je l'ai traitée comme mon épouse chérie , elle m'a rendu père

d'un fils de sa couleur, mais comme il est fort et courageux, ces guerriers me l'envient et chacun d'eux veut l'avoir pour esclave.

Zoheïr, dit à Shedad, je veux voir cet enfant qui fait le sujet de votre dispute, fais le venir. Shedad partit à l'instant, et ramena avec lui le jeune Antar et le présenta au roi qui était alors à table : dans ce moment un chien d'une taille énorme, se saisit d'un quartier de chevreuil qui était devant le roi, et l'emporte rapidement : le jeune Antar sans attendre aucun ordre, et sans être effrayé de la force du chien, le poursuit vivement, l'atteint, lui arrache de la gueule le morceau de chevreau, et prenant hardiment ses deux mâchoires, il les déchire, et les fend jusqu'aux épaules. L'animal expire,

Antar rapporte le quartier de chevreuil, et le repose tout sanglant sur la table du roi, qui sourit en admirant le courage et la force de ce jeune enfant. Je ne suis pas étonné, dit-il aux compagnons de Shedad, que chacun de vous désire avoir un pareil esclave, et je conçois que celui qui se croit son père, ne doit pas vouloir le céder; je pourrais prononcer entre vous, mais je craindrais de commettre une injustice. La loi est au dessus de la volonté du roi; allez donc vous présenter au cadi Bashar, fils de Codha-Ah le Faza-rean, racontez-lui le fait, que chacun soutienne ses droits, il vous écoutera et décidera à qui cet enfant doit appartenir, soumettez-vous à ce qu'il ordonnera, car il est le juge de tous les Arabes.

Shedad et ses adversaires vinrent donc avec Antar se présenter au cadi, ils lui exposèrent le fait tel qu'il s'était passé, et chacun d'eux fit valoir ses prétentions qu'ils appuyaient surtout sur la couleur d'Antar qui, d'après la coutume, le rejetait parmi les esclaves. Le cadi les écouta tous avec une égale bonté, et quand ils eurent fini de parler, il leur dit : Vous convenez que dans votre expédition Shedad a été votre chef et que c'est à sa prudence autant qu'à votre courage que vous dûtes le riche butin que vous enlevâtes à la tribu de Jezeela. Quand vous le partageâtes, vous lui offrites la première part, il la refusa, il vous abandonna tout, il ne vous demanda que Zebeeba et ses deux enfans, vous la lui cédâtes, il l'emmena sous sa

tente et la prit pour son épouse : elle lui a donné un fils : il est noir , dites-vous, et ce n'est qu'un esclave ; mais il a tous les traits de Shedad , comme il en a déjà le courage , Shedad l'adopte pour son fils , c'est lui qui l'a élevé , qui lui a donné sa valeur ; soit comme fils , soit comme esclave , il appartient donc à Shedad , c'est à lui que la loi le donne , car elle dit : Celui qui a travaillé la terre , qui l'aensemencée , doit faire la récolte : celui qui a planté l'arbre , qui l'a greffé , qui l'a soigné , doit en manger le fruit : ne lui disputez donc plus sa propriété , retournez tous sous vos tentes et vivez en paix.

Tel fut le jugement du cadî , les Arabes s'y soumirent sans murmurer , ils renouvelèrent à Shedad leurs protestations d'amitié , et ils y

furent fidèles. De son côté Shedad leur pardonna d'avoir un instant envié son bonheur. Antar lui en devint plus cher, ainsi que Zebeebea à laquelle il abandonna tout ce qu'il possédait, et qui se chargea du soin de ses enfans, et de veiller sur la jeunesse d'Antar, qui tous les jours croissait en force, en agilité, mais qui malheureusement en abusait; car non-seulement il maîtrisait ses frères et les enfans de son âge, qui tous tremblaient devant lui; mais il maltraitait même les esclaves de son père et tous les habitans de sa tribu qui le craignaient et le haïssaient généralement. En gardant les troupeaux avec sa mère, souvent il s'éloignait d'elle pour gravir sur les rochers ou pour s'enfoncer dans les déserts: il aimait la solitude et la

retraite, et se plaisait à attaquer, à combattre et à soumettre les animaux qu'il rencontrait et qu'il devançait tous à la course, il s'en faisait autant de coursiers, et malheur à ceux qui osaient lui résister : il arriva ainsi à sa dixième année.

Un jour qu'il errait dans le désert, et que le soleil au plus haut de sa carrière, dardait sur lui des rayons de feux, Antar pour les éviter ; monta sur un palmier et s'abrita de ses larges feuilles : mais tout à coup un loup affamé, haletant de soif et de sang, s'élança d'un buisson épais et fond sur les troupeaux qu'il disperse : Antar descend de son arbre, court à lui, l'atteint, et à l'instant où le loup furieux s'élança sur lui, et lui présente une gueule écumante, il le frappe sur la tête avec le bâton

qu'il tenait à sa main, et fait jaillir sa cervelle dans sa fureur, il lui coupe la tête et les pattes, et lui adresse ces paroles, comme s'il était encore vivant et qu'il pût l'entendre : tu voulais donc dévorer les troupeaux d'Antar, et tu ne sais pas qu'Antar est un lion farouche qui va te dévorer ; il mit dans le panier qu'il portait toujours à son côté, la tête et les pattes du loup, et revint à son troupeau, en improvisant ce chant féroce qu'il continue de lui adresser :

« Loup vorace, si prompt au carnage, ton corps privé de vie, reste
« sur la poussière : tu voulais mettre en fuite mes troupeaux, et
« j'ai desséché ton sang : tu voulais disperser mes brebis, et tu as
« trouvé un lion qui n'a jamais

« tremblé : c'est ainsi, chien du désert, que je traiterai les monstres qui oseront m'attaquer : tu n'as pas vu comme moi le carnage et les combats. »

Antar revint le soir sous la tente de sa mère, et sans lui rien dire, il lui remit son panier; elle le découvrit, et quand elle vit la tête du loup, elle eut peine à cacher sa frayeur, et la présenta à Shedad, qui lui recommanda de ne plus permettre à Antar de s'éloigner d'elle. Retiens-le près de toi, lui dit-il, sous le prétexte de veiller sur toi et sur tes troupeaux, et de vous protéger contre les monstres du désert. Zebeeba lui promit de se conformer à ses ordres, et dès le lendemain, ainsi que les jours suivans, elle conduisit toujours; avec ses trois enfans, ses troupeaux

aux pâturages, et les fit paître sur les collines et dans la plaine : mais malgré ses prières, ses remontrances et ses menaces même, elle ne pouvait retenir l'impétuosité d'Antar ; souvent il s'élançait sur le cheval qui lui paraissait le plus agile, et gravissait avec lui les rochers les plus escarpés, et brisait les branches des arbres qu'il rencontrait. Zebeeba le grondait souvent, mais elle n'osait se plaindre à Shedad, dans la crainte qu'il ne le battît.

Antar croissait tous les jours en force et en courage, et son cœur se formait aux combats et à l'intrépidité : malheur à l'animal qui osait s'écarter du troupeau ! tel fort, tel agile qu'il fût, il l'atteignait bientôt, et le terrassait. Chacun de ses coups donnait la mort. Aussi tous ses ser-

viteurs le craignaient ; car il n'y avait aucun moyen de se soustraire à sa colère.

Le roi Zohéïr avait deux cents esclaves qui gardaient ses nombreux chameaux , mâles et femelles. Ses fils en avaient autant ; Shas était leur aîné , et l'héritier de toutes ses possessions : il avait un esclave nommé Daji , aussi fier qu'impudent. Shas l'aimait à cause de sa force prodigieuse , et il n'y avait pas un seul esclave qui ne tremblât devant lui , à l'exception d'Antar , qui le méprisait et le bravait. Un jour que les pauvres , les veuves et les orphelins avaient réuni leurs faibles troupeaux , et les avaient amenés à l'abreuvoir , Daji survint , et les repoussa tous du bord de l'eau , dont il s'empara pour le nombreux trou-

peau de son maître. Une vieille femme, de la tribu d'Abs, s'approcha timidement de lui, et lui dit d'une voix suppliante : Maître Daji, ayez la bonté de laisser boire mes six brebis ; elles sont toute ma richesse ; je n'ai que leur laine pour me couvrir, et leur lait pour me nourrir, ayez pitié de moi, et ne repoussez pas ma prière ; mais sans daigner l'écouter, il la repoussa durement. Alors une autre femme, plus vieille encore et plus cassée que la première, s'avança vers lui, et lui dit : Puissant Daji, tu vois comme le temps m'a traitée ; il a dirigé sa faux contre moi, et les coups qu'il m'a portés sans relâche les jours et les nuits, m'ont enlevé tous mes soutiens. J'ai perdu mes maris, j'ai perdu mes enfans, et je suis tombée

dans la misère. Ces quatre brebis sont tout ce qui me reste, c'est moi qui les fais paître ; ce sont elles qui me nourrissent. Permits-moi donc de les faire boire, quelques minutes leur suffiront ; au lieu que s'il faut qu'elles attendent que tes nombreux chameaux se soient désaltérés, le soleil aura terminé sa carrière, et les rayons brûlans de son midi auront desséché leurs entrailles.

Quand Daji eut entendu ces paroles, et qu'il vit la foule de femmes et d'enfans qui l'entourait, en les lui répétant, son orgueil en fut irrité ; et son obstination s'en accrut. Il frappa la vieille femme dans l'estomac, et le coup qu'il lui porta fut si fort, qu'il la renversa. La décence rougit de sa chute, qui excita parmi tous les esclaves un rire involon-



taire, mais général. Antar seul, qui était présent, n'éprouva qu'une vive indignation ; la colère ronla dans toutes ses veines ; il couvrit promptement la vieille, la releva, et s'élançant vers Daji : Bâtard, lui dit-il, oses-tu bien te permettre une pareille violence ? Oses-tu bien insulter ainsi la vieillesse et faire rougir son faible sexe ? Que Dieu détruise tes membres, et en brise tous les ressorts ! A ces mots, Daji étouffant presque de colère, s'avança avec fureur sur Antar, et lui porta dans le visage un si violent coup de poing, que le sang jaillit de ses yeux : le coup fut si fort, qu'Antar fut un instant à se remettre : mais dès qu'il eut repris ses sens, il se précipite sur Daji, le saisit par une jambe et par le col, l'enlève de terre, l'y

rejette avec force, et le broye contre les cailloux qui la couvrent. En un instant son corps ne présenta plus qu'une masse de chairs ensanglantée et sans forme : sa fureur était extrême ; elle semblait s'augmenter à la vue du sang, et il rugissait comme un lion. Quand les esclaves virent le corps de leur chef ainsi déchiré, ils poussèrent tous un cri d'horreur et d'effroi, qui fit retentir la plaine, et que les montagnes répétèrent. Malheureux ! dirent-ils à Antar, tu as tué l'esclave du prince Shas, son esclave chéri ; quel homme sur la terre, quel démon même pourra te protéger et te soustraire à sa vengeance ? En même temps ils l'attaquèrent tous à la fois ; les plus près avec leurs bâtons, et les plus éloignés, en lui lançant les

cailloux les plus forts qu'ils pouvaient ramasser. Antar, loin de les fuir, loin d'être épouvanté de leur nombre, se jette sur eux, et massacre ceux qui osent l'attendre. Un bâton noueux est dans sa main, ce qu'est une épée tranchante dans celle d'un héros; chacun de ses coups donne la mort.

Parmi les fils de Zoheïr, Malik se faisait remarquer par son caractère paisible et doux; il était également aimé des hommes et des femmes. Son père le chérissait plus que tous ses autres fils à cause de sa bonté et de sa sensibilité: il arriva qu'à cette heure même il chassait dans les environs: tout-à-coup, il vit un tourbillon de poussière s'élever dans la plaine, et entendit le bruit confus des cris menaçans ou plaintifs que

poussaient les esclaves : il accourt aussitôt, et voit un seul homme combattant vaillamment contre deux cents hommes qui l'entourent et l'attaquent tous à la fois. Il reconnaît Antar, son corps était couvert de blessures, son sang ruisselait de toutes parts, mais il était loin de songer à la fuite, il voyait la mort s'avancer sur lui et il la bravait. A ce spectacle, Malik est ému jusqu'aux larmes, il éprouve à la fois la pitié, l'admiration et l'horreur; il se hâte d'accourir en s'écriant: noble Antar, que Dieu te conserve, que tes coups sont rudes! que ta force est puissante! Puis, s'adressant aux esclaves, misérables! leur dit-il, que vos pères soient maudits et vos mères abandonnées: ne craignez-vous pas l'exécration et la vengeance de tout

homme juste et généreux ? Comment osez-vous vous réunir par centaine contre un seul homme plus jeune que vous ? retirez-vous , fuyez , ou cette épée va frapper indifféremment tous ceux qu'elle pourra atteindre : à sa voix les esclaves se retirent ; il s'approche alors d'Antar qui rugissait de fureur et répétait ce chant de mort.

« O mon âme ! ne cherche pas à
 « fuir : tu ne pourras échapper
 « quand la mort viendra te cher-
 « cher : la mort est inévitable , elle
 « viendra sous une forme ou sous
 « une autre : meurs , Antar , mais
 « meurs comme un brave : ton sang
 « coule , mais c'est celui de Shedad ;
 « si la fuite te sauvait de la mort ,
 « tu n'échapperais pas au mépris
 « des nobles chefs de l'Arabie. »

Le prince s'approcha d'Antar ;
Calme - toi , lui dit-il avec douceur ,
reconnais-moi , je suis Malik , c'est
moi qui veille sur tes jours et qui les
défendrai. Dis-moi pourquoi ces es-
claves t'attaquaient si lâchement et
avec tant d'acharnement ? Antar lui
raconta fidèlement tout ce qui s'é-
tait passé : comment Daji avait re-
poussé la prière de la vieille femme ,
comment il l'avait frappée , renver-
sée , fait rougir la pudeur , et exposée
aux ris insultans des esclaves ; com-
ment il avait cru devoir lui repro-
cher sa brutalité : il osa me frapper
pour toute réponse , continua-t-il ;
il pensa me tuer , il fit sortir mon
sang par ma bouche et par mes yeux :
alors je me suis livré à la colère , je
l'ai enlevé comme la plume et je l'ai
broyé contre la terre comme le vase



d'argile. Ses esclaves ont voulu le venger, ils m'ont tous attaqué à la fois, et, sans vous, ils allaient me tuer.

Ce récit ne fit qu'augmenter l'estime et l'intérêt de Malik pour Antar : il fut convaincu qu'un jour il serait un héros, et qu'aucun Arabe ne l'égalerait en courage : il fit laver ses blessures ; quoique nombreuses, aucune n'était dangereuse et n'avait attaqué les chairs : marche, lui dit-il alors, à mes côtés, je te protégerai contre qui que ce soit, pas un être vivant sous le ciel n'osera t'attaquer impunément, et je te défendrai contre tous ceux qui mangent le pain du froment et qui boivent l'eau de la source vive. Antar s'inclina devant lui, il baisa l'étrier qui soutenait son pied, et mar-

cha près de son coursier au milieu de ses esclaves. Quand Malik fut près de ses tentes, il aperçut son frère Shas qui venait à lui, monté sur un coursier plus rapide que le nuage que chasse devant lui le vent du nord : sa main agitait un glaive étincelant, son cœur était chargé de fureur et d'indignation, et il accourait pour tuer Antar. Quand Malik le vit, il sentit qu'il devait dans ce moment dérober Antar à sa vue : il le fit placer derrière lui, et s'avancant vers Shas, mon frère, lui dit-il, d'où provient le trouble où je vous vois : sachez, lui répondit Shas, qu'Antar vient de tuer mon fidèle Daji, et que cette épée va couper son corps en mille morceaux : vous ne le toucherez pas, lui répondit Malik, Antar n'est pas coupable, Daji

l'a frappé le premier , il n'a fait que se défendre , et il l'a puni de sa férocité : je prends Antar sous ma protection , je le défendrai contre tous , et celui qui osera l'attaquer aura ma vie avant d'avoir la sienne.

Shas ne l'écoutait pas , il portait autour de lui ses yeux pleins de fureur ; enfin il découvrit Antar au milieu d'une troupe d'esclaves qui marchaient derrière Malik et qui cherchaient à le lui cacher : il quitte aussitôt son frère et court sur Antar pour le frapper. Mais Malik se jette au-devant du coup ; et tirant son épée , c'est moi , dit-il à Shas , qu'il faut frapper. Les deux frères également animés allaient s'attaquer , quand heureusement , le roi Zoheïr informé de leur dispute , accourut assez à temps pour les contenir. A

son aspect, ses deux fils se modèrent, rougissent, et gardent un respectueux silence; alors Zoheïr leur demanda le sujet de leur querelle. Malik laissa d'abord parler son frère, qui, après avoir fait l'éloge de la bravoure et de la fidélité de Daji, lui dit comment Antar l'avait massacré; Malik prit alors la parole, il raconta au roi comment tout s'était passé, et comment Antar n'avait été que le protecteur de la faiblesse, le vengeur de la décence, le soutien de la vieillesse, et le défenseur de ses propres jours: les esclaves même de Shas, dont une partie l'avait accompagné, attestèrent la vérité de ce récit. Alors Zoheïr dit à Shas: mon fils, pour l'amour de moi, donnez Antar à votre frère Malik, et en retour je vous donnerai dix

esclaves à votre choix : Shas baisa respectueusement la main de son père, tendit la sienne à Malik, qui l'embrassa tendrement, et se retira : le roi fit alors avancer Antar, il loua sa conduite généreuse, et son respect pour la vieillesse, pour la faiblesse et pour la décence; et se tournant vers les chefs des Arabes qui l'accompagnaient, ce vaillant jeune homme, leur dît-il, a défendu l'honneur des femmes, il sera un noble guerrier, et la victoire l'accompagnera; puis s'adressant à Shedad, qui se trouvait parmi eux, la conduite de votre fils, lui dit-il, fait jaillir sur vous un nouveau rayon de gloire : il fera vivre votre souvenir dans toutes les générations; car il a défendu le faible, il a détesté l'oppression et la violence, et il a

suivi le sentier de l'honneur et de la vertu. Emmenez-le avec vous, c'est à vous que je le donne, ayez-en soin jusqu'à ce que je vous le redemande, et ne lui faites aucun reproche de tout ce qui s'est passé, car il mérite plutôt l'éloge que le pardon, et il emporte avec lui l'estime et l'amitié de Zoheir et de Malik.

Shedad revint avec Antar sous ses tentes, et les femmes et les filles qui composaient sa famille en sortirent toutes, et vinrent au-devant d'eux pour apprendre de leur bouche tout ce qui s'était passé et dont elles n'étaient que confusément instruites.

Au milieu de toutes ces femmes, brillait Ibla; elle était plus jeune qu'Antar, dont elle était la cousine. Elle avait toute la gaîté de l'inno-

cence, et sa beauté était aussi douce, aussi pure que l'astre de la nuit dans son plein : sa taille était fine et légère, et toujours le sourire était sur ses lèvres de roses. Elle plaisantait souvent avec Antar, car elle avait la familiarité de la candeur, et Antar s'appelait son esclave. J'ai bien tremblé pour toi, lui dit-elle, la première fois qu'elle se trouva seule avec lui; heureusement la générosité de Malik et les bontés du roi me rassurent; mais je veux que tu modères ton ardeur, que tu sois moins méchant. Songe que toutes nos mères t'aiment comme leur fils, que toutes leurs filles te regardent comme leur frère, et que tu es mon esclave. Antar sourit, et lui dit : Oui, tu es ma maîtresse, ma maîtresse absolue, et mon esprit n'aura

pas une idée, mon cœur un battement, sans la volonté d'Ibla.

Antar avait coutume de visiter toutes les femmes de la famille de Carad, quand il avait rempli ses devoirs auprès de Semeeah, la première femme de son père, dont il était le plus zélé serviteur. Les femmes arabes avaient alors l'habitude de boire du lait de chameau le matin et le soir : un esclave était spécialement chargé du soin de traire à cet effet les chameaux, et d'en tenir le lait toujours frais. Antar s'en était chargé pour Semeeah, ainsi que pour les femmes de Zakmet - Ooljewad et Malik, ses oncles, et pour Ibla, fille de ce dernier. Il remplissait avec autant de plaisir que d'exactitude ce devoir, lorsqu'un jour, en entrant chez son

oncle Malik, il trouva sa tante occupée à tresser la longue chevelure d'Ibla, plus noire que les ombres de la nuit. Antar à cette vue reste immobile; mais Ibla en l'apercevant s'enfuit: ses tresses mal attachées sur son front, flottent sur ses épaules, et retombent jusqu'à terre. L'étonnement d'Antar redouble, son cœur est agité, ses yeux ne voient pas d'autre objet: sans savoir pourquoi, il est triste et pensif, et dès qu'il se trouve seul, il soupire ces vers:

« Jeune beauté, qui laisse invo-
» lontairement tomber les boucles
» de tes cheveux, tu te trouves
» entièrement cachée sous leurs
» longues tresses aussi noires que
» l'ébène. Tu es semblable à un
» beau jour que la nuit vient d'en-

» velopper dans son obscurité ; tu
« es comme l'astre argenté, qui,
« brillant de sa splendeur, obscurcit
« les plus vives étoiles qui l'envi-
« ronnent. Tes charmes séduisent
« tous ceux qui t'approchent ; tous
« sont jaloux de t'offrir leur encens ;
« ils vivent dans ta beauté, ils sont
« enivrés de tes perfections ; ils
« puisent une nouvelle ardeur dans
« tes grâces ; ne me fais donc pas
« un crime de mon amour : je ne
« vis plus que de mon amour ; je ne
« songe qu'à lui, je ne respire que
« lui ; mais je le cacherai dans mon
« ame, jusqu'au jour fortuné où je
« pourrai m'écrier : J'ai servi celle
« que j'adore. » Chaque jour la
peine d'Antar devenait plus vive ;
chaque jour le trait qui l'avait percé

s'enfonçait plus avant dans son cœur. Or c'était le temps du pèlerinage, et celui où l'on allait visiter le sépulcre et les saints lieux. Les guerriers et les chefs des tributs ayant laissé leurs femmes et leurs enfans sous leurs tentes, se rassemblèrent pour se mettre en marche, dans un lieu appelé Zatoool Irsad, d'où ils partaient pour le lieu saint.

Quand ils furent réunis, les enfans et les jeunes vierges chantèrent l'hymne du départ, et le célébrèrent par des danses innocentes. Au milieu de toutes ses compagnes, brillait Ibla, parée de riches colliers et de bijoux précieux: elle était plus éblouissante que les rayons du soleil. Lorsqu'Antar la vit dans tout l'éclat de sa beauté, il fut frappé

d'un nouvel étonnement; des larmes
coulèrent involontairement de ses
yeux, et il lui adressa ces vers :

« Aimable vierge, le trait de tes
« regards a percé mon cœur, et je
« n'en cherche pas même le re-
« mède. Quand ton pied foule le
« sable, tes yeux, comme ceux d'un
« jeune faon, sont pleins de feu :
« mon mal me dévore, il brûle mon
« sein, je veux en vain le cacher,
« il paraît malgré moi; et plus je le
« déguise, et plus je le découvre :
« Marches-tu? je crois voir le ta-
« marin, balancer ses branches
« flexibles sous le souffle léger du
« vent du midi : t'éloignes-tu? c'est
« avec l'agilité du chevreuil timide,
« que le moindre bruit chasse dans
« le désert : te rapproches-tu? tout
« l'éclat du soleil semble éblouir

« mes yeux : tu me regardes, c'est la
« lune qu'Orion ceint de ses bril-
« lantes étoiles : tu ris, et les perles
« de tes dents montrent le vrai re-
« mède de tous les maux des amans :
« tu t'inclines pour honorer ton
« Dieu, et tous les hommes sont
« prêts à se prosterner pour adorer
« ta beauté. O Ibla ! au plus fort de
« mon désespoir, mon amour pour
« toi, et toutes mes faiblesses font
« mon unique bonheur. O Ibla !
« mon père ou la fortune ne vien-
« dront-ils pas à mon secours ? »

Ibla, en entendant de la bouche
d'Antar cette déclaration de ses sen-
timens pour elle, éprouva un sen-
timent d'étonnement, et sans lui
témoigner ni mépris, ni colère ;
elle continua à s'amuser et à rire
avec ses compagnes ; mais avant la

fin de la fête , Antar ne pouvait plus résister à la violence de son amour, il en était dévoré , et ne savait plus ni ce qu'il disait , ni ce qu'il faisait : il tremblait d'avoir trop parlé , et il se repentait de n'en avoir pas dit davantage , jamais le sommeil ne put fermer sa paupière fatiguée. Le lendemain , il vint comme de coutume apporter le lait de ses chameaux ; mais son ame et son cœur étaient si troublés , si préoccupés , qu'il l'offrit à Ibla , avant de le présenter , comme il le devait , à Semeeah , l'épouse de son père : son cœur guidait ses pieds. Ibla reçut la coupe , et la vida sans se douter de la faute que commettait Antar , et dont il s'applaudissait tout bas ; mais Semeeah en fut irritée , et elle résolut de s'en plaindre à Shedad , à la

première occasion favorable qu'elle en trouverait. Elle ne fut pas longtemps à se présenter.

Un esclave nommé Zajir , appartenant à Rebia , fils de Zeead , vint trouver Shedaḍ , et lui dit : Maître , je suis forcé de vous dire qu'Antar , loin de vous servir comme un fils , ou même comme un esclave fidèle , vous fait un tort considérable : vous lui avez confié le soin de vos troupeaux , mais au lieu de les conduire dans de gras pâturages , et près des eaux limpides , il rôde sur les montagnes , dans les lieux les plus arides et les plus desséchés , et fait maigrir vos troupeaux , par les courses forcées qu'il leur fait faire , et la soif continuelle qu'ils éprouvent. Quand je me permets de lui faire des remontrances , il m'injurie , m'insulte ,

et si je n'avais pas le soin de me tenir éloigné de lui, je suis certain qu'il me tuerait. Shedad était un homme violent; ce récit anima sa colère. Vous avez raison, dit-il à Zajir, depuis que j'ai confié à Antar la garde de mes troupeaux, ils maigrissent tous les jours; et d'ailleurs, la corne usée de leurs pieds, qui souvent même sont ensanglantés, prouve qu'il les conduit dans des lieux escarpés et rocailleux.

Semeeah, qui était présente au rapport que Zajir venait de faire à Shedad, et qui vit sa colère, crut le moment favorable pour se venger d'Antar, en racontant à son époux comment il avait eu la hardiesse de servir le lait à Ibla, avant de le lui présenter. Alors la fureur de Shedad ne connut plus de bornes;

il attendit impatiemment qu'Antar revînt du pâturage , et dès qu'il l'aperçut, il courut à lui, le saisit, l'attacha à un arbre; Antar plein de respect pour son père, ne fit aucune résistance, Shedad le frappa sans pitié avec le bâton qu'il lui arracha des mains. Sa malheureuse mère fut témoin de ce cruel traitement; mais elle détourna ses yeux pour pleurer, sans oser demander à Shedad la cause de sa colère, ni implorer la grâce de son fils; mais quand les autres femmes lui eurent appris les perfides rapports de Zajir, et les plaintes frivoles de Semeeah, elle résolut à son tour de venger Antar. Elle vint donc le trouver le lendemain avant même le lever du soleil, et après avoir versé sur sa peau déchirée le baume salutaire

des larmes d'une mère ; elle lui apprit la méchanceté de Zajir , et la plainte orgueilleuse de Semeeah , qui ne lui avait pas pardonné la préférence qu'il avait donnée à Ibla ; dans la distribution du lait de ses chameaux. O mon fils ! lui dit-elle , mon cher Antâr ! prends bien garde de l'offenser , car tu ne connais pas combien le cœur d'une belle-mère est dur , et combien sa colère est à craindre. Respecte Semecah , c'est la première épouse de ton père , et tu lui prouves tous les jours que je lui ai disputé et ravi sa tendresse : ta vue doit affliger son ame , et je le sens trop pour ne pas la plaindre et lui pardonner. Redouble donc d'attentions et de prévenances pour elle ; force-la , s'il se peut , à la reconnaissance ; elle est presqu'aussi

douce que la tendresse. Tu es brave, Antar, mais tu n'es pas bon ; c'est ta mère qui te le dit, ne t'en offenses pas. Celui qui mérite l'amour, est plus fort que celui qui inspire la crainte : surtout, mon fils, détourne tes yeux de ceux d'Ibla ; il en sort des traits trop dangereux, et qui vous perceront tous les deux : Zajir en a prévenu son père. Antar écouta sa mère en affectant un air tranquille ; mais dès qu'elle l'eût quitté, il donna l'essor à sa colère, et il sortit de sa tente comme un lion furieux, en rugissant ces vers :

« Zajir, Zajir ! infâme et maudit
« esclave, je veux te tuer aujourd'hui :
« je laisserai ton corps au milieu de la plaine,
« sans le couvrir de sable, pour qu'il serve de
« pâture aux monstres du désert :

« alors mon cœur sera en repos , et
« mon ame sera apaisée. Ta bou-
« che a profané le nom d'Ibla , et
« le sommeil ne fermera pas mes
« yeux, qu'elle ne soit vengée. »

Antar se mit à la recherche de Za-
jir , et le trouva dans les pâturages :
du plus loin qu'il l'aperçoit, il lui
crie : C'est donc toi, bâtard, toi fils
d'une mère prostituée, qui as excité
mon père à me battre : Zajir épou-
vanté veut fuir, la crainte glace ses
pieds et semble les attacher à la terre.
Antar fond sur lui , l'atteint, le sai-
sit à la gorge et brise ses os contre
la pierre : mais quand il le vit sans
mouvement et couvert de sang , sa
fureur s'éteignit, il réfléchit qu'il
allait allumer la vengeance de Rebia,
et rallumer la colère de son père ,
bien plus terrible pour lui. Il ne vit

alors d'autre refuge que la tente du prince Malik qui continuait à lui donner des marques d'amitié. Il vient donc le trouver et lui raconte ce qui venait de lui arriver, comment il avait puni Zajir de l'avoir fait battre par son père ; mais il se garda bien de lui parler d'Ibla , et ne prononça pas même son nom , qui resta dans son cœur. Le prince après lui avoir reproché avec douceur la violence de ses premiers mouvemens , le rassura , dissipa ses craintes , et lui promit d'obtenir son pardon : à cet effet , il le laissa dans sa tente, et vint sur-le-champ à celle de Rebia , mais il n'y trouva que ses femmes et sa famille , et il apprit qu'il venait de se rendre au palais du roi : il y courut aussitôt , et la fortune le servit au-delà même

de ses vœux , car en entrant ; il trouva chez son père tous les chefs de la tribu des Absiens , ainsi Zeeab et Rebia : à son arrivée tous que se levèrent ; Malik voulut les faire asseoir , mais tous déclarèrent qu'ils resteraient debout , tant qu'il ne serait pas assis : alors Malik s'adressant à Rebia , lui dit : Je ne m'asseoirai pas que vous ne m'ayez accordé la demande que je viens vous faire. Parlez , prince , lui dit Rebia , et croyez que votre désir est un ordre pour moi. Ce n'est pas un ordre que je vous donne , reprit Malik , c'est une prière que je vous fais , et vous l'accueillerez , si vous m'aimez. Je le jure , dit Rebia , par toutes les têtes qui sont ici présentes ; parlez. Eh bien ! lui dit Malik , donnez-moi votre esclave Zajir. Qui

vous cause donc le désir de le posséder, lui demanda Rebia? C'est que j'ai remarqué, lui répondit Malik, qu'il était actif, laborieux et exact à remplir tous ses devoirs. Recevez-le donc, prince, et avec lui deux autres si vous le désirez : demain je vous l'enverrai. — Donnez-le-moi aujourd'hui, à l'instant même. — A cet instant il est à vous : Malik s'assit, et dit : Que tous les chefs qui sont ici présens soient témoins du don que vous m'en faites. Oui, reprit Rebia : je prends à témoin le Dieu qui a élevé la voûte céleste, et qui a aplani la surface de la terre, que je vous donne Zajir, et qu'il est votre esclave.

Il est mort, dit Malik, apprenez qu'Antar vient de le tuer, Antar s'est mis sous ma protection, et c'est

pour le soustraire à votre vengeance que je vous ai demandé Zajir.

Quand Rebia l'entendit, il éprouva un double sentiment de dépit et de colère, mais il le dissimula à cause du roi et des chefs des Arabes qu'il avait tous pris à témoins du don qu'il faisait de Zajir à Malik. De ce moment, il jura dans son cœur une haine implacable à Antar : Zoheïr demanda à son fils, comment et pourquoi Antar avait tué Zajir : Malik raconta tout ce qui s'était passé : le roi désapprouva la violence d'Antar, et pour calmer le ressentiment de Rebia, il lui donna deux esclaves forts et robustes.

Malik se hâta de retourner à sa tente, pour porter à Antar l'heureuse nouvelle de son pardon : Antar n'avait pas mangé un seul mor-

ceau depuis son arrivée , il le força à se mettre à table avec lui , et ils y passèrent la nuit : le vin dissipa une partie du chagrin d'Antar , et se livrant à l'excès de sa reconnaissance il improvisa ces vers en l'honneur de Malik.

« O toi ! généreux prince , mon
« seul espoir dans l'univers entier ,
« mes inquiétudes ont pesé sur toi ;
« et mes peines ont été un fardeau
« pour ton noble cœur : tu m'as
« comblé de tes bontés , tu as été
« mon refuge et mon appui , tu
« m'as sauvé des tourmens , et de la
« mort peut - être : reçois donc
« l'hommage de ma vie , et dispose
« de mon sang , tant qu'il en cou-
« lera une goutte dans mes veines. »

CHAPITRE II.

LE noble fils de Zohéir avait en vain, sinon calmé, du moins modéré le courroux de Rebia ; la tempête n'en grondait pas moins sur la tête d'Antar, et le danger qui le menaçait était d'autant plus terrible que sa cause était ignorée et que sa perte se tramait au sein même de sa famille. Shedad voyait avec douleur, et même avec effroi, le caractère d'Antar devenir tous les jours plus farouche et plus violent : partout on le redoutait, tous les esclaves tremblaient devant lui, et ses paroles annonçaient la tempête. Shedad confia ses chagrins à deux de ses frères, Zakmet-Ool-Jewad, et

Malik , père d'Ibla , en leur disant :
fils de mon père et de ma mère ,
mon âme est tourmentée ; mes in-
quiétudes augmentent chaque ma-
tin , je ne sais ce que je dois faire.
Antar trouble mes derniers jours :
j'ai gâté sa jeunesse , j'ai pris sa féro-
cité pour du courage , ce n'est pas
un brave , c'est un furieux : je crains
qu'après avoir répandu le sang des
esclaves , il ne verse peut-être de-
main celui de quelqu'Arabe noble
et puissant , qu'il n'appelle la ven-
geance sur toute notre tribu , et
que, pour expier son crime , on ne
vienne porter la désolation , l'escla-
vage et la mort sur nos familles , sur
nos femmes et sur nous : Ô mon
frère , lui dit Zakmet-Ool-Jewad ,
tes craintes ne sont pas imaginaires ,
tu ne vois que trop juste ; si nous

n'y mettons ordre , ce malheureux Africain exposera nos jours : tu voudrais en vain t'en défaire ; il n'est pas un homme sage qui voulût acheter un pareil esclave : quel est celui qui serait assez imprudent pour lui confier la garde de ses troupeaux ? Il faut , dit Malik , prendre un parti violent , mais nécessaire : demain , avant le lever du soleil , envoyez-le , seul , et sans son troupeau , sur le bord de la mer , sous le prétexte d'examiner si ses bords n'offriraient pas des pâturages salutaires à vos chameaux qui dépérissent ; nous y devancerons ses pas , nous serons bien armés , à peine osera-t-il se défendre , et la mer emportera loin de nous jusqu'aux traces de notre prudente justice. Shedad entend son frère , il frémit , la nature lui dit

qu'il est père , il demande quelques jours pour combattre son cri ; ses frères ne peuvent les lui refuser : dans cet intervalle , le généreux fils de Zoheïr vient sous sa tente , lui recommande Antar , ne cache pas l'amitié qu'il a pour lui, l'estime qu'il fait de sa valeur , l'intérêt qu'il lui porte ; Shedad est encore fier de se trouver son père , il oublie ses funestes projets et redevient glorieux de son fils.

Mais ses oncles n'avaient point abndonné leur funeste dessein : ils suivaient ses pas , ils observaient ses démarches , résolus de l'attaquer quand ils en trouveraient l'occasion favorable. Une matinée qu'Antar , comme à son ordinaire , était à garder ses troupeaux , il s'en éloigna un instant pour s'enfoncer dans un bois

de palmiers et s'y livrer à ses pensées amoureuses : il s'éloigna de son troupeau et des esclaves qui l'accompagnaient. Ses oncles le suivirent sans qu'il les aperçût ; et quand il se crut seul, il s'abandonna tout entier à son amour plus violent que jamais , car il avait rêvé trois fois la nuit qu'il tenait Ibla dans ses bras , qu'il la serrait contre son sein , qu'il couvrait son corps de baisers brûlans , son beau corps qu'aucun voile ne cachait à ses regards , ne dérobaît à ses caresses.

« O Ibla ! chantait-il , tu m'as trois
« fois apparû cette nuit pendant
« mon sommeil , trois fois je t'ai
« embrassée sans voile , tu t'es
« échappée de mes bras , mais en
« me disant adieu , ton œil m'a
« lancé un trait de flamme qui me

« brûle et me dévore : mes larmes
« seules peuvent le modérer et em-
« pêcher mon cœur d'en être con-
« sumé : mais ma peine fait mon
« bonheur et je ne m'en plains pas :
« cependant je vis séparé de toi ,
« de toi que j'aimai depuis que j'en-
« trai dans la vie : comment espérer
« d'être jamais réunis ? Ah ! si des
« lions seuls gardaient ta tente.... O
« patience ! tu peux seule guérir
« mon cœur.... Attendons , noble
« Ibla , attendons que ma valeur et
« mon courage me rendent digne
« de toi en m'élevant au sommet de
« la gloire : je me précipiterai dans
« la poussière des combats au mi-
« lieu des lances et des épées ; alors
« tu verseras quelques larmes sur
« mon corps percé de coups, ou tu
« recevras ma main victorieuse. »

Il errait sur les montages , il s'enfonçait dans l'épaisseur des bois , il parvint enfin jusqu'à la plaine qu'on appelait la prairie des Lions : c'était effectivement dans cet endroit que se réunissaient les monstres les plus farouches de l'Arabie : quoique l'herbe y fût de la hauteur d'un homme , aucun n'osait y amener ses troupeaux. Antar seul y conduisit le sien , et l'y faisait paître , sans craindre ni les lions ni les tigres , et désirant au contraire les rencontrer. Son désir fut bientôt rempli ; tandis que son troupeau paissait , et que , placé sur une éminence , il promenait ses regards de tous côtés , il vit un lion s'avancer dans la plaine , sa marche était effrayante , le feu sortait de ses yeux et de ses narines , il poussait des rugissemens qui le-

saient retentir toute la vallée , ses pattes énormes déployaient des griffes aiguës et tranchantes , il battait à coups redoublés ses flancs de sa queue terrible , et sa crinière épaisse doublait la grosseur de sa tête : dès qu'il parut , les troupeaux épouvantés prirent la fuite , et se dispersèrent de tous côtés : Antar chercha la cause de leur terreur , il aperçut alors le lion terrible qui s'avancait vers lui , il descend aussitôt de la hauteur où il se tenait , et marcha droit au lion , dont il couvre les rugissemens par un cri plus effrayant : sois le bien-venu , disait-il en lui-même , toi , sans doute le père et le roi des lions de ce désert , toi , le plus noble , le plus fier et le plus fort de tous les monstres qui l'habitent : mais tu ne reverras plus ta

tannière. Tu n'as pas rencontré un homme ordinaire, Antar est devant toi, Antar qui donne la mort aux plus braves : penses-tu m'effrayer par tes rugissemens et par tes bonds? je ne daignerai pas même me servir contre toi de mes flèches ou de ce glaive, terrible dans ma main. C'est avec mon bras seul que je veux t'attaquer, te combattre et te déchirer. En même temps il jette au loin ses armes, et se précipite sur le lion, en lui adressant ce chant de mort :

« Je suis aussi le lion des hommes,
 « je suis Antar, dont chacun redoute
 « les coups terribles dans le com-
 « bat; je protège, je défends les
 « propriétés de Shedad, mon no-
 « ble père, je détruis ses ennemis
 « avec le tranchant de mon épée,
 « les cœurs des plus braves guer-



« riers se glacent quand je l'agite au
 « jour des combats : tout tremblait
 « devant toi , frémis à ton tour, ton
 « heure est arrivée ; la mort recule
 « devant moi , et il n'y a aucune
 « langue qui exprime une menace
 « que je ne puisse braver : je vais te
 « combattre avec mes propres for-
 « ces , te déchirer avec mes seules
 « mains. »

Dans le moment où Antar pronon-
 çait ces menaces ; ses deux oncles s'a-
 vançaient sur lui dans l'intention de
 le tuer : ils le virent tomber sur le lion,
 comme un nuage chargé de grêle
 écrase un troupeau effrayé : ses cris
 couvraient les rugissemens de l'ani-
 mal furieux, qui ouvre une gueule ef-
 froyable pour le broyer : Antar saisit
 ses deux mâchoires , les lui fend jus-
 qu'aux épaules , et d'un coup qu'il lui

porte sur la tête, il le fait rouler à ses pieds : il brise aussitôt quelques branches de palmier, les réunit, les couvre d'herbes desséchées, frappe deux cailloux l'un contre l'autre, en fait jaillir mille étincelles ; les herbes s'enflamment, le bois pétille, et la flamme s'élève en brillans tourbillons. Antar éventre le lion, jette au loin ses entrailles, met le corps sur les charbons ardents et en dévore une partie : il court ensuite à une source voisine, s'y lave la bouche et les mains, s'y désaltère, et appuyant contre un palmier sourcilleux la tête du lion, il repose la sienne dessus et s'endort profondément : ses oncles pouvaient alors le tuer impunément, mais son combat contre le lion, dont ils avaient été les témoins, les remplissait de terreur et d'admira-

tion , et ils se dirent : cet Africain n'a vraiment pas son égal , et ce serait une folie à nous d'oser l'attaquer : à la première blessure il se réveillerait , et nous arracherait les entrailles comme il a fait à ce lion. Retournons promptement sous nos tentes , notre honneur ni nos jours ne seront compromis , car il ignorera toujours , lui et toute la terre , le projet que nous avons formé.

Ils s'en retournèrent donc sans pouvoir se lasser d'admirer le courage et la force d'Antar : et le soir , quand il rentra , il trouva un repas splendide qu'ils lui avaient eux-mêmes préparé chez Shedad ; et ils le firent asseoir au milieu d'eux , lui remplirent plusieurs coupes de leur vin le plus vieux , et ne cessaient de l'accabler d'éloges et de caresses.

Le lendemain, un messenger du roi Zoheïr vint trouver Shedad et lui dit : noble chef, le roi vous engage à venir le trouver avec vos frères, prenez vos armes, car il médite une entreprise importante : il veut attaquer la tribu de Temeem, envahir son pays et ravager ses terres : Shedad assembla aussitôt ses frères et tous leurs serviteurs, et s'adressant à Antar, il lui dit : demain nous nous mettons en marche pour nous rendre auprès du roi ; il ne restera plus de guerriers dans nos habitations ; je commets donc à ta garde nos tentes, nos maisons et nos femmes ; mais quand tu mèneras nos troupeaux aux pâturages, ne t'avance pas trop loin dans le désert et sur les montagnes. Soyez parfaitement tranquille sur tout ce

que vous me confiez , lui répondit Antar , s'il s'en perd la moindre chose , je consens à rester le reste de mes jours dans l'esclavage : Shedad le remercia avec bonté , et lui promit à son retour un cheval de noble race. Le matin tous les guerriers , armés de leurs épées et de leurs javelots , ayant Zoheir à leur tête , partirent avec l'ardeur d'un lion qui vient de découvrir dans la plaine un paisible troupeau.

Il ne restait plus dans la tribu d'Abs que des enfans , des femmes et des esclaves : Semecah , femme de Shedad , donna une fête magnifique sur les bords du lac de Zatool-Irsad : on tua des brebis , le vin , le lait et l'hydromel coulèrent en abondance , et les jeunes filles se mirent à danser au son de leurs instrumens.

Antar se tenait modestement parmi les esclaves, et jouissait de voir Iblabiller au milieu de ses compagnes, comme la rose parmi les fleurs des champs : parée de riches colliers, elle était aussi légère que la biche amoureuse, et Antar ne pouvait échapper à la force des longues tresses de ses cheveux d'ébène : on s'assit pour manger, et les coupes furent promenées et vidées au milieu des ris. On était au printemps ; dans ces jours si beaux et si doux, où la nature commence à déployer ses charmes ; déjà la jeune vigne arrondissait ses ceps en berceaux ; les fleurs, en s'ouvrant, exhalaient une odeur d'ambrosie ; le côteau s'enorgueillissait de présenter la variété de leurs couleurs ; les oiseaux, cachés sous le feuillage, gazouillaient le

premier chant d'amour, et charmaient les oreilles en troublant plus d'un cœur innocent : la terre était couverte d'un gazon fin et luisant que variait le trèfle velouté : il offrait un tapis à la danse, une table au festin, le repos au plaisir, et quelque chose de plus doux encore à l'amour ; le rossignol, dans ce moment, fait entendre son chant mélodieux, tous les oiseaux se taisent ; et les jeunes filles, s'accompagnant de leurs cymbales, chantèrent cette chanson.

« Les arbres forment des ber-
 « ceaux et les fleurs nous présentent
 « des lits de repos : dansons sous
 « les uns, reposons-nous sous les
 « autres.

« Les ruisseaux répandent la fraî-
 « cheur sur leurs rives, parsemées

« de mille fleurs ; les eaux serpen-
 « tent la prairie ; et les arbres , char-
 « gés de fruits , baissent leurs bran-
 « ches jusqu'à terre.

« Quand le rossignol fait entendre
 « sa vive mélodie , les amans se li-
 « vrent au plaisir ; mais aux accens
 « plaintifs de la colombe et de la
 « tourterelle , ils soupirent , et des
 « larmes involontaires s'échappent
 « de leurs yeux.

« Le zéphir léger murmure dans
 « le bocage ; les branches flexibles
 « de l'acacia se balancent molle-
 « ment au gré de sa douce haleine ,
 « et les perles de la rosée s'arrêtent
 « sur chaque feuille.

« Le jour est délicieux , passons-
 « le dans les plaisirs , bannissons le
 « noir chagrin : la jouissance est
 « fugitive , saisissons sa douceur



« quand elles s'offre à nous. Livrons-
 « nous à la joie , malheur à qui la
 « repousse !

« Les arbres forment des ber-
 « ceaux et les fleurs nous présentent
 « des lits de repos : dansons sous
 « les uns , reposons-nous sur les
 « autres. »

Alors Ibla prenant son tuorbe
 chanta seule.

« Ce verger présente avec orgueil
 « tout ce que la tribu d'Abs possède
 « d'aimables vierges ; chacune de
 « ces jeunes beautés enchante par
 « ses doux mouvemens , et trouble
 « par la douceur de ses regards ;
 « parfaites en beauté , leur douceur
 « les embellit encore : leur taille élé-
 « gante est la lance de l'amour ,
 « leurs longues tresses ses chaînes ,
 « et leurs yeux sont le carquois qui

« renferme ses flèches ; il n'est
« point d'homme qui résiste à leurs
« traits. »

Elles quittèrent alors leurs voiles et s'en formèrent une chaîne pour arrondir et fixer leur danse, dont leurs esclaves réglaient la cadence sur le tambourin, les roses animaient leurs joues, et leurs seins palpitaient de plaisir. Ibla, tranquille dans son innocence, surpassait toutes ses compagnes en gaité comme en beauté. Elle dansa, chanta, folâtra, et tour-à-tour elle humectait ses lèvres de roses du lait de ses chameaux, ou du jus délicieux de la vigne, dont l'eau limpide d'une source vive et fraîche modérait la violence. Antar lui présentait sa coupe, elle la prenait en riant, et la vidait en le regardant.

Antar se livrait à tous les feux de son imagination , sa tête se troublait , dix fois sa main brûlante du désir fut prête à souiller la modestie de l'innocence et à flétrir la rose de l'amour.

Tout-à-coup un nuage de poussière descend de la montagne , il s'ouvre , et au milieu de cris effrayans , il vomit soixante-dix cavaliers couverts de fer aussi brillant que l'argent le plus poli : ils se jettent sur les jeunes vierges en s'écriant par trois fois : Cathan ! Cathan ! Cathan ! A l'instant la joie fit place à la consternation et les ris se changèrent en pleurs : les cavaliers se saisissent des jeunes filles , les placent en croupe sur leurs chevaux , et s'éloignent avec la rapidité du trait.

Antar est témoin de ce désastre ,

il voit Ibla qu'un cavalier fixe derrière lui d'un bras robuste, elle est baignée de larmes, son front est couvert de la pâleur de la mort : à cette vue la terre semble s'abîmer sous ses pas, il frémit de se trouver sans armes, mais sa force lui suffit ; il court au cavalier qui était resté en arrière, l'atteint bientôt, s'élance sur lui, le désarçonne, et dans sa chute lui brise la tête, il expire : Antar pose doucement Ibla sur la terre, prend les armes du cavalier, se couvre de son armure, s'élance sur son coursier, le presse, atteint les cavaliers comme le torrent dévastateur et leur crie : Arrêtez, lâches que vous êtes, qui n'avez de courage que pour attaquer des femmes : arrêtez, je suis Antar, fils de Shedad : abandonnez à l'instant vos prisonnières

ou je vais vous anéantir ; honteux ,
dés honorés , retournez à votre tribu
de Cathan , ou j'en jure , par le
créateur des hommes , par celui qui
mit une langue dans ma bouche
pour le louer et pour vous maudire ,
je vais faire rouler vos têtes sur la
terre que vous souillez. Les effets ac-
compagnent la menace ; déjà vingt
cavaliers mordent la poussière , tous
s'arrêtent alors , lâchent les vierges
épouvantées qui les embarrassent ,
tournent leurs coursiers , se serrent ,
et viennent fondre sur Antar comme
des aigles dévorans. Antar s'arrête ,
les attend , et les reçoit comme un
lion rugissant.

« Me voici dans mon élément ,
« s'écrie-t-il , c'est du sang que je
« respire , et ma force est connue ;
« mon glaive frappe comme la

« foudre , nul guerrier ne peut l'é-
« viter : une lance , une épée ont été
« mon berceau et les jouets de mon
« enfance : c'est en traits sanglans
« que j'ai marqué mes premiers
« pas ; j'étancherai ma soif avec du
« vin , du vin aussi vieux que le
« monde. J'entendrai la chanson
« qui charma mon oreille , et que je
« préfère seule au cliquetis des
« armes , au bruit des lances , au
« milieu de la mêlée , quand les
« guerriers se choquent et tombent
« sous la faux de la mort. Ibla ! Ibla !
« tu es le premier besoin de mon
« cœur , et je ne cherche les com-
« bats que pour être un jour digne
« de toi. »

En disant ces mots , il cesse de les attendre ; c'est lui qui à son tour fônd sur les plus audacieux , aucun

ne peut résister à son choc, son cœur est plus dur que le roc, et ses coups sont ceux du tonnerre. Il distingue le chef des guerriers qui s'était emparé de Semeeah, il fond sur lui, et, malgré l'épaisseur de sa cuirasse, sa lance perce sa large poitrine : à cette vue, tous les cavaliers sont saisis de crainte. Ce n'est pas un simple mortel, s'écrient-ils, que nous combattons, si ce n'est pas un Dieu, c'est au moins un démon qui protège ces vierges, il commande à la mort, et nul de nous ne pourra l'éviter que par la fuite la plus prompte : en disant ces mots, ils pressent vivement les flancs de leurs coursiers, leur lâchent la bride, et partent avec la rapidité de l'éclair, sans oser rejeter les regards derrière eux. Antar réunit les chevaux dis-

persés , dont les maîtres sont tombés sur la poussière , il fait monter dessus les femmes et les enfans , et les ramena auprès d'Ibla en chantant :

« Lorsque je sers la faiblesse et la
 « beauté , lorsque j'attaque ses en-
 « nemis , je suis certain de la vic-
 « toire : je suis noir , mais j'en suis
 « glorieux : j'écraserai l'envie et j'a-
 « néantirai tout ce qui osera me ré-
 « sister : je combats pour Ibla : je
 « suis son chevalier , je suis son es-
 « clave. »

Antar regagna ses habitations avec vingt-cinq chevaux , et ramena sous les tentes toutes les femmes et les enfans. De ce jour , la haine que Semeeah lui portait se changea en affection et il lui devint aussi cher que le sommeil l'est au travail. Semeeah

ordonna à toutes les femmes de cacher cet événement à leurs maris pour ne point troubler leur repos, et dans la crainte d'exciter leur jalousie : Antar lui promit également le secret. Le roi Zoheïr revint bientôt victorieux de la tribu de Temeem, avec un immense butin ; ainsi tout le monde, ceux qui étaient partis et ceux qui étaient restés, se livrèrent également à la joie, et éprouvèrent en se revoyant une satisfaction pure et mutuelle.

Le lendemain du jour de son arrivée, Shedad de grand matin, monta à cheval pour aller visiter ses troupeaux : il remarqua des chevaux étrangers parmi les siens, et il vit Antar qui montait une jument noire, qu'il ne connaissait pas. D'où viennent ces animaux, lui demanda-t-il



d'un ton sévère , et qui vous a donné cette superbe jument que j'admire ? Or c'était celle du chef des Cathanéens , et les chevaux étaient ceux que montaient les cavaliers qu'il avait tués , et dont il avait caché les dépouilles chez sa mère.

Antar ne voulant pas trahir le secret qu'il avait promis à Semeeah , lui répondit : il y a quelques jours que je faisais paître vos chameaux ; plusieurs Cathanéens amenèrent dans nos prairies d'immenses troupeaux , ils étaient fatigués , car ils fuyaient des Arabes qui les avaient attaqués : je les suivis , et trouvant ces chevaux séparés et abandonnés , je les ai réunis et les ai ramenés à votre habitation. Misérable esclave ! reprit Shehad en fureur , on n'abandonne pas de pareils chevaux : tu les as volés à

leurs maîtres ; c'est pour celà , que tu t'éloignes de nos pâturages ordinaires , et que tu erres seul sur les rochers escarpés , dans les gorges des montagnes , et que tu t'avances dans les déserts ; tu y attaques , tu y massacres tous les Arabes que tu rencontres ; qu'il soit de la tribu de Cathan ou de celle d'Adnan , peu t'importe : tu ne changeras pas de conduite que tu n'aies tué quelque noble guerrier , et que tu n'aies jeté la discorde parmi les Arabes.

Or dans ce tems là , on distinguait deux nations d'Arabes : la tribu de Cathan , qui habitait l'Iemen jusqu'aux frontières de l'Inde ; et la tribu d'Adnan , dont les tentes couvraient les plaines de la Mecque , et la terre de Hijaz , et ces deux nations se faisaient presque toujours la guer-

re. Shedad se saisit d'Antar, qui ne fit aucune résistance, il le lia avec une forte corde à un immense platané, et lui dit : malheureux ! je ne te laisserai plus désormais conduire mes troupeaux aux pâturages, il n'y a rien de bon à espérer de toi, le brigandage et la cruauté sont enracinés dans ton cœur, et tôt ou tard tu apporteras la désolation parmi nous, ou tu couvriras de honte le nom des Arabes ! En proférant ces injures, il le frappait d'un fouet qu'il tenait dans sa main, il l'accablait de coups, et Antar souffrait tout ; la douleur pouvait lui arracher quelques plaintes sourdes, mais il ne se permettait ni murmure, ni reproches.

Dans ce moment Semeeah qui avait suivi Shedad de loin, le rejoit

gnit, et voyant l'état cruel dans lequel il mettait Antar, elle ne put retenir ses larmes, elles coulèrent abondamment et se précipitant sur le sein de son époux, elle lui dit : Tournez, tournez plutôt votre colère contre moi, ne frappez plus Antar, il est bien loin de mériter vos coups. Shedad plein de colère, la repoussa si rudement, qu'il la fit tomber à la renverse, elle se releva vivement, se précipita sur Antar, laissant tomber son voile et flotter ses longs cheveux sur ses épaules : elle le tenait étroitement serré dans ses bras, offrant son corps à la fureur de Shedad, qui étonné d'un sentiment qui lui paraissait si étranger au cœur d'une belle-mère, lui dit : Que vous a donc fait ce misérable, pour que vous montriez pour

lui tant d'affection et de tendresse, après lui avoir témoigné tant de colère et de haine : Il m'a sauvé l'honneur et la vie, s'écria Semeeah ; détachez ses liens, et je vous ferai le récit de tout ce que je lui dois. Parlez, lui dit Shedad, et je le mettrai en liberté : alors Semeeah lui raconta tout ce qu'Antar avait fait : comment seul, il n'avait pas craint d'attaquer soixante et dix guerriers tous armés, et montés sur d'agiles coursiers, comment il les avait combattus, terrassés, mis en fuite, et comment il avait sauvé toutes les femmes, les filles et les enfans : puis animée du feu poétique qui inspire souvent le plus simple Arabe, elle continua ainsi :

« O Shedad ! si tu m'avais vue entraînée par ces lâches ravisseurs,

« n'ayant que mes mains pour ca-
« cher mon visage ; si tu avais vu les
« femmes du prince Cais , plongées
« dans la douleur , sans espoir de
« secours , dont les voiles déchirés
« traînaient dans la poussière , et
« la jeune Ibla , les yeux baignés de
« larmes , fortement serrée par un
« cavalier qui la fixait sur la croupe
« de son cheval : vainement j'avais
« encouragé tes esclaves à nous dé-
« fendre , les lâches avaient tous pris
« la fuite , ils étaient frappés de ter-
« reur , et l'on n'entendait que les
« gémissemens de nos familles dé-
« solées. Dans ce moment , Antar
« seul , sans armes , se précipita au
« milieu de nos ravisseurs , son im-
« pétuosité élève autour de lui
« un nuage de poussière ; l'oiseau
« épouvanté de ses cris terribles ,

« oublie d'agiter ses aîles et tombe
« mort sur la terre. Les guerriers
« sont frappés de terreur, les plus
« hardis roulent sous les coups ter-
« ribles d'Antar ; les autres ne son-
« gent plus à leur proie, ils sont
« trop heureux de nous abandonner
« pour accélérer leur fuite : Antar
« nous réunit, nous rassure, et ce
« n'est qu'à ma prière qu'il consent
« à ne pas les poursuivre, et à leur
« permettre d'échapper à la mort :
« n'est-il pas juste, Shedad, que
« je le chérisse, que je défende ses
« jours, que je les protège, lui qui
« a protégé mon honneur, et celui
« de toutes les femmes de la tribu
« d'Abs. »

Shedad, en entendant le récit de Semeeah, ne put cacher sa douleur ni sa joie: il se reprochait sa cruauté,

il admirait avec quelle docilité Antar s'était laissé attacher ; avec quel courage il avait supporté les coups de sa rage, sans se plaindre, sans trahir son secret : il se hâta de le détacher, et ses yeux ne purent retenir ses larmes en voyant son sang ruisseler de ses membres si inhumainement, si injustement déchirés. Pour Antar, il ne témoigne aucun ressentiment, il oublie même sa douleur pour ne sentir que la reconnaissance qui lui inspire la sensibilité de Semeeah, et dans son transport il s'écrie :

« Est-ce bien toi, Semeeah, dont
« les beaux yeux versent des pleurs
« sur moi ; en voyant couler mon
« sang, tes larmes ont coulé par
« torrens : que ta pitié adoucissait
« mes douleurs ! ah ! tout ce que je

« possède est à toi, tout, je suis
 « ton esclave, et je sacrifierais ma
 « vie pour te sauver une heure de
 « peine ; si jamais des guerriers ve-
 « naient t'épouvanter, s'ils osaient
 « jamais te faire une menace ; ap-
 « pelle Antar : si mon bras ne les
 « extermine pas, que jamais une
 « goutte d'eau n'éteigne ma soif dé-
 « vorante, que jamais une douce
 « rosée ne tombe sur mes membres
 « brûlans : quand je combattrai
 « pour toi, quel est le fer ennemi
 « qui osera croiser le mien ? Le lâche
 « a un cœur de verre, celui des hé-
 « ros est ferme comme le roc, il
 « en a la dureté. »

Lorsqu'Antar eut fini de réciter ces vers, Shedad vint à lui, et lui demanda pardon de sa violence ; il pensait, en lui-même, que l'être

qui, avec des sentimens aussi généreux, savait les exprimer ainsi, ne pouvait qu'être un jour un guerrier distingué. Dans cet instant un messager du roi Zoheïr, vint de sa part saluer Shedad, et l'inviter à une fête qu'il avait fait préparer. Shedad s'y rendit avec Antar; quand ils furent arrivés aux tentes de Zoheïr, ils entendirent le son des cymbales et des autres instrumens; les sacrifices étaient faits, et tous les nobles guerriers de la race d'Abs et d'Adnan étaient déjà rassemblés.

Shedad s'assit parmi les vieillards et les chefs, et Antar se tint modestement parmi les esclaves. Quand le festin fut fini, Shedad raconta au roi ce qui était arrivé dans la tribu pendant l'absence des guerriers; comment Antar avait sauvé l'hon-

neur des femmes , en exterminant leurs ravisseurs. Il récita en même temps les vers qu'il avait composés pour chanter sa victoire. J'avais deviné , dit le roi , tout ce que ce jeune guerrier serait un jour , lorsqu'il tua l'esclave de mon fils Shas , je prédis qu'il serait le soutien du faible et de l'opprimé , et qu'aucun guerrier ne l'égalerait en valeur. Je ne me suis pas trompé ; je vois qu'il s'élèvera au-dessus de tous les jeunes gens de son âge. Alors il le fit venir devant lui : Antar lui baisa respectueusement la main. Malík , le fils du roi , qui l'avait pris en amitié , lui dit : Antar , fais-nous le plaisir de nous réciter quelques-uns de ces vers que tu composes , et qui charment ceux qui les entendent. Soleil de cette cour , lui répondit Antar ,

vos désirs sont des ordres pour moi,
et je vais vous obéir. Aussitôt il se
sentit inspiré, et commença ainsi :

« La gloire monte avec les guer-
« riers sur leurs nobles coursiers,
« et leur épée fixe la victoire au jour
« du combat. Dès que la poussière
« s'élève sur le champ du carnage,
« je saisis ma lance, je vole à l'en-
« nemi, je le vois, je le joins, le
« combats, le terrasse, et je chante
« ma victoire. Que de champs de
« bataille j'ai traversés, tranquille,
« sans effroi, lorsque la pâleur de
« la crainte était sur tous les fronts;
« combien de guerriers croient évi-
« ter la mort en prenant la fuite,
« tandis que je la brave en me
« précipitant au plus fort de la
« mêlée, mon cœur est ferme
« comme le roc. Vaillant roi, que

« n'as-tu pu voir les efforts des Ara-
« bes du désert , quand ils vinrent
« pour nous enlever nos troupeaux :
« mon épée frappa leur chef, ses
« pieds quittèrent ses étriers, et il
« roula mourant sur la poussière.
« Grand roi ! je suis à toi, dispose
« de mon bras, et je porterai ta
« renommée dans toutes les con-
« trées : tes fils sont les princes de
« Jezeemah, et quiconque osera
« leur résister, périra. Qu'ils se
« montrent tes ennemis, qu'ils pa-
« raissent ; celui qui n'a jamais tiré
« son glaive sans faire pâlir les plus
« vaillans guerriers, les attend : le
« lion dans sa caverne tremble à
« son aspect, et le démon même du
« désert redoute sa rencontre. Un
« millier d'ennemis ne le fera pas
« reculer, il s'avancera sur eux, et

« les dispersera comme la poussière :
 « je plonge dans le carnage et dans
 « le sang, je marche et bientôt j'at-
 « teins le but que je me suis mar-
 « qué, mon cœur ne forme pas en-
 « vain un désir : je suis Antar, je
 « suis ton esclave, je respire la
 « guerre, et mon bras s'indigne du
 « repos : ô mon roi, vis aussi long-
 « temps que ta gloire ! ô mon Dieu !
 « conserve-moi aussi mon père
 « Shedad : il est mon soutien, mon
 « chef, mon maître, et rien ne
 « pourrait me consoler de sa perte :
 « il tire sa gloire de la noble race
 « d'Abs, source inépuisable d'hon-
 « neur et de vertu. »

Le roi et toute sa cour applaudi-
 rent à la noblesse et à la beauté de
 ces vers. Le roi le fit couvrir d'un
 riche manteau pour l'en récompen-

ser : le soir Antar revint avec son père et son cœur était ivre de joie des honneurs qu'il avait reçus, car il les rapportait tous à Ibla, et c'était pour Ibla qu'il ambitionnait la gloire et la renommée.

Un jour, Antar monta à cheval, accompagné de ses frères ; ayant conduit ses troupeaux aux pâturages, il s'arrêta avec Shibood, son frère bien-aimé ; il le préférait à tous les autres, parce qu'il le connaissait sage, actif, éloquent, et sous une forme humaine ayant toute la subtilité d'un démon : il devançait le daim à la course, et le cheval le plus agile restait bien loin derrière lui. Antar lui accordait toute sa confiance, et il était le seul dont il écoutait les avis, car il craignait sa raison.

Or il arriva que ce jour là, les fils

de Zoheïr s'étaient tous rendus à l'invitation de leur oncle Asied, fils de Zezimad : car alors les personnes qui s'aimaient se rassemblaient souvent : après s'être promenés quelque temps à cheval, les jeunes princes s'arrêtèrent sur une petite hauteur qui dominait la plaine ; ils y firent dresser une tente, et en attendant le repas, ils conversaient gaiement. Quand ils furent servis, ils se livrèrent à la joie, et tandis qu'ils vidaient à l'envi les coupes d'un vin brûlant, de jeunes et charmantes esclaves qui les leur remplissaient, leur chantaient cette chanson.

« Ne gâte pas ton vin, en le mêlant à cette eau si limpide : bois-le dans toute sa pureté. On ne mêle que les larmes et le sang : savoure ce jus divin sous des ber-

« ceaux fleuris, pour chasser la pei-
 « ne et ramener la joie dans ton
 « cœur.

« La beauté réunit tous les char-
 « mes, c'est elle qui fait circuler
 « dans tes veines cette chaleur qui
 « te donne la vie. Lorsqu'elle t'offre
 « la coupe de la volupté, elle allume
 « la flamme de ton amour et le rend
 « aussi vif qu'un rayon du soleil du
 « midi.

« N'éteins pas ton amour, ne gâ-
 « te pas ton vin, en le mêlant à
 « cette eau limpide. Que l'onde
 « coule pour les troupeaux, le lait
 « pour la jeune vierge, le vin est la
 « boisson des guerriers. »

Les jeunes guerriers animés par
 ces chants, buvaient, se livraient au
 plaisir, et la chaleur du vin commen-
 çait à échauffer leurs têtes. Malik

alors aperçut Antar qui faisait paître ses troupeaux dans la plaine ; voyez, dit-il , à ses frères, mon ami Antar, dont chacun redoute la force et vante le courage , il conduit tranquillement un paisible troupeau : puis se retournant vers un esclave , va , dit-il , inviter Antar à venir partager nos plaisirs , pour qu'il les augmente encore du charme de ses vers. Comment ! s'écria Shas , pouvez-vous regarder cet horrible Africain , et songer à admettre parmi nous ce vil esclave ? Vous le protégez parce qu'il fait des vers , et vous l'élevez jusqu'à vous ; apprenez que le dernier de mes esclaves, quand je m'amuse à l'enivrer du vin , ou du jus de pavots , en improvise de meilleurs que les siens : en vérité je serais tenté de courir sur ce miséra-

ble et de lui arracher la vie , si je ne craignais pas de troubler cette fête ; mais je vous le dis , mon frère , votre admiration exagérée pour lui , augmente encore l'aversion qu'il m'inspire.

Il achevait à peine de parler , qu'un nuage de poussière apporte avec lui trois cents guerriers montés sur des coursiers plus rapides que la mort : ils arrivent semblables aux lions des forêts : c'était un corps de Cathanéens qui s'était détaché pour venir piller la tribu d'Adnan : en voyant cette riche tente qui dominait la plaine , et sous laquelle les jeunes princes se livraient au plaisir , ils se dirent entre eux : attaquons cette troupe d'efféminés qui paraît composée des plus nobles de cette tribu , nous en serons bientôt

maîtres, nous les emmenerons dans notre pays et leur rançon nous dédommagera bien de notre incursion. En même temps, ils penchent leurs têtes sur le cou de leurs chevaux, leur pressent les flancs de leurs genoux resserrés, leur lâchent la bride, et s'avancent comme le torrent, en criant : par Cathan !

A cette vue, à ces cris, les fils de Zohéir éprouvent un moment de surprise et de crainte : il se hâtent cependant de reprendre leurs armes et de monter sur leurs coursiers, et s'avancent ensemble contre les Cathanéens qui descendent la montagne et tombent sur eux, comme l'océan s'élance contre son rivage. Antar avait entendu leurs cris, il voit leur nombre redoutable, il craint que leurs lances ne soient funestes

à Malik et aux fils de Zohéir, il en est alarmé : il appelle ses frères épars dans la prairie, les engage à le suivre et s'élance sur les Cathanéens : le premier qu'il rencontre est Zatik, fils de Maboob, il le perce d'outre en outre du pieu dont il s'était armé à la hâte, le renverse de dessus son coursier, sur lequel il s'élance après lui avoir arraché l'épée tranchante que sa main mourante serrait encore. Alors il fond sur les guerriers de l'Iemen en poussant un cri semblable à l'éclat du tonnerre ; la terreur s'empare d'eux, elle fait pâlir leurs fronts, car ils le voyent renverser les guerriers, les fouler sous les pieds de son coursier, les disperser comme le vent de l'est enlève le grain sur la vanne, en s'écriant :

« Ma lance m'élèvera au faite de la

« gloire , je ne suis pas le fils d'un
« roi , je ne suis pas un chef de tribu ,
« je ne suis pas un noble Arabe , je
« suis Antar , je suis le fils de la né-
« gresse Zebeebah , je suis un es-
« clave qui fait paître les troupeaux
« de son maître ; mais quand j'arme
« mon bras , quand l'épée indienne
« brille dans ma main , les plus no-
« bles guerriers pâlisent devant
« moi et mordent la poussière. La
« mort ne me fera pas reculer , et
« quand elle me présentera la coupe
« de la destruction , je la prendrai
« avec une main aussi ferme que
« celle qui lui immola tant de vic-
« times. »

En entendant ces cris qu'ils pren-
nent pour les rugissemens d'un lion
en fureur ; les Cathanéens se dis-
persent , disparaissent de la plaine ,

et vont cacher leur honte dans les gorges des montagnes.

Antar revient vers les jeunes princes qui ne peuvent se dissimuler que c'est à sa valeur qu'ils doivent la vie : dans ce moment Zoheïr instruit par un esclave de leur danger, arrivait à toute bride à la tête d'une troupe nombreuse de cavaliers : mais il trouva le combat fini , les corps des plus braves guerriers étaient couchés sur la poussière , les autres avaient disparu. Malik présenta Antar à son père , et ne lui cacha pas que c'était à sa valeur seule que ses frères et lui devaient leur liberté et peut-être même la vie. Antar s'aperçut que Shas , en l'entendant, rougissait de dépit ; alors pour le braver , il déclama ces vers d'une

voix ferme , en le regardant fixement.

« Rien ne m'arrêtera dans mes
« projets ambitieux, et je ne cesserai
« point de m'élever par mon cou-
« rage que mon front ne touche
« Orion : je brave ceux qui osent
« m'injurier , et qui tremblent à
« l'aspect de la mort : je forcerai au
« silence ceux qui me haïssent et
« qui médisent de moi. Je suis aussi
« insensible à l'injure qu'à la louan-
« ge , et je ne veux qu'obtenir
« l'objet de mes désirs : mon cœur
« est armé contre la vanité , et mon
« orgueil se borne à être amant fi-
« dèle , et généreux guerrier. Que
« celui qui ose m'injurier , le fasse
« bien bas ; ma couleur et le nom
« de ma mère ne me font pas rou-

« gir : je les annoblirai au jour des
« combats , et ma renommée fera
« taire le méchant. »

Zoheir comprit le sens de ces vers, mais il dissimula pour ne point augmenter le dépit de Shas ; il remercia Antar du service qu'il venait de lui rendre , et pour lui témoigner la joie pure qu'il ressentait , il redoubla ses témoignages d'affection pour lui , et donna une fête en réjouissance de cet heureux évènement. Dans cette fête, il plaça Antar auprès de lui , lui fit boire dans sa coupe les vins les plus délicieux , lui fit présent d'un manteau richement brodé en or, et, ce qui le flatta davantage, d'une épée d'une trempe excellente et d'un superbe coursier de race noble; et il dit à Shedad : dès ce jour, je ne veux plus qu'Antar

garde vos troupeaux, celui qui a sauvé mes fils, ne restera pas debout parmi les esclaves, il s'assemblera à côté des plus nobles guerriers de son pays, et il marchera dans la carrière de la gloire.

Antar cessa donc d'être compté parmi les serviteurs de son père, il attaquait les tribus ennemies et faisait des excursions sur leurs terres : son frère Shibood, était à la découverte des hordes étrangères, il connaissait leurs lieux de rassemblemens ; les fontaines près desquelles ils venaient faire halte, il les lui désignait : Antar les attaquait, réussissait dans toutes ses entreprises, il enrichissait Shedad, et gagnait l'estime et l'affection des plus nobles chefs des tribus.

Antar avait beaucoup d'amis,

mais il avait encore plus d'envieux ; car l'envie est dans presque tous les cœurs ; à leur tête étaient Shas et Rebia : témoins de ses belles actions, ils n'en devinrent que plus jaloux , et ils résolurent enfin de le faire périr. Dans toutes les sociétés, à tous les festins , on ne parlait que d'Antar , de son courage , de son amour pour Ibla , et chacun répétait les vers , ou chantait les chansons qu'il faisait pour elle : ils vinrent bientôt aux oreilles du père et de la mère d'Ibla qui faisaient très peu de cas de sa poésie érotique , et qui loin de le traiter avec amitié, lui témoignaient en toutes occasions l'aversion qu'ils avaient pour lui , et le mépris qu'ils lui portaient, en le chargeant des travaux les plus vils ; car ils s'obstinaient à ne le regarder que comme

un esclave : mais quand ils virent que le bruit de son amour pour Ibla , devenait général ; la mère le fit venir , et en présence de son mari et de sa fille , elle lui dit : Antar , il est donc vrai que vous aimez ma fille Ibla , que vous faites des vers pour elle , et que vous ne cachez vos sentimens à personne ? Ibla sourit , mais Antar rougit , et son embarras décéla toute la violence de son amour.

Répondez donc , lui dit l'épouse de Malik. « Maîtresse , dit Antar , vous « tenez entre vos mains ou ma vie , « ou ma mort ; oui , j'aime , oui j'a- « dore votre fille , mon seul désir « est de vivre auprès d'elle , ses « charmes sont sans cesse présens « à mes yeux et son nom est tou- « jours dans mon cœur ou sur mes « lèvres ; tant que ma bouche s'ou-

« vrira , je célébrerai Ibla , je chan-
 « terai ses attraits , sa douceur , ses
 « vertus. »

Ibla jouissait en secret de s'enten-
 dre louer ainsi par Antar, et chaque
 mot augmentait le sentiment qu'elle
 éprouvait pour lui, et qui était un
 véritable amour que son cœur inno-
 cent n'osait pas deviner.

Si vous êtes sincère, lui dit sa
 mère, récitez-nous donc quelques-
 uns de ces vers que vous avez faits
 pour elle : aussitôt Antar animé du
 double feu de l'amour et du génie;
 improvisa ces vers :

« Oui je t'aime de l'amour d'un
 « noble guerrier , et ton image suf-
 « fit à mon amour : tu es la maîtresse
 « de mon cœur, tu es la souveraine
 « de tout mon être : ô Ibla! comment
 « tracer ton portrait ? tu réunis tou-

« tes les perfections. L'astre argenté
« des nuits dans son plein a moins
« d'éclat, de douceur et de pureté :
« dirai-je que ta taille a la flexibi-
« lité de l'Erak, mais sa branche à
« t-elle ta grace et ton élégance? La
« pudeur et la sincérité siègent sur
« ce front qu'embellissent les bou-
« cles de tes cheveux aussi noirs que
« la nuit ; tes dents sont deux ran-
« gées de perles, mais les perles
« sont inanimées, et les tiennes res-
« pirent le sourire et l'amour ; que
« puis-je comparer à la beauté de
« ton sein? Mon regard n'ose s'y
« arrêter.... O Ibla, que Dieu s'ap-
« plaudisse de ta perfection, qu'il
« te la conserve! être uni à toi, c'est
« jouir de la félicité suprême ; en
« être séparé, c'est être anéanti.
« Sous ton voile est le bouton qui

« promet la rose de vie ; mais de tes
 « yeux partent les traits qui portent
 « partout la mort. Qui osera appro-
 « cher de la tente d'Ibla ? un guer-
 « rier armé d'une lance brûlante, la
 « garde jour et nuit : la tente d'Ibla
 « est inaccessible. »

Ibla et sa mère, furent enchantées
 des vers d'Antar. L'amour de l'une
 s'en augmenta , l'aversion de l'autre
 en diminua , et elle dit à Antar : je
 n'aurais jamais pensé qu'un homme
 de votre couleur pût s'exprimer
 avec autant de délicatesse et d'esprit :
 j'engage mon époux à vous faire
 épouser la jeune Khemisa , la bien-
 aimée d'Ibla ; c'est la plus jolie de
 nos esclaves , et même de toute la
 tribu. Jamais, s'écria Antar, en rou-
 gissant de colère, jamais je ne m'u-
 nirai à une femme qui ne sera pas

née libre ; jamais je n'épouserai que celle que j'adore. Que Dieu comble ton désir, lui dit Ibla à demi voix. Oui, oui, oui, lui dit fièrement Antar.

Bientôt ces vers se répandirent dans toute la tribu, les hommes les répétaient et les jeunes filles, quand elles étaient rassemblées et loin des yeux de leurs mères les chantaient en secret.

Sur ces entrefaites, Rebia donna une fête à laquelle il invita le prince Shas, Malik père d'Ibla, et son fils Amroo. Pendant le festin, à l'instant où les convives se livraient à la plus vive gaieté, une des chanteuses crut l'animer encore en chantant ces derniers vers d'Antar. Mais Shas l'interrompit avec colère, la fit taire, et s'adressant à Malik et à Amroo : Je

rougis pour vous , leur dit-il , qu'on ose chanter les vers de ce misérable ! voyez comme on parle de cet esclave, comme on le vante. Amroo furieux, s'adressant à Rebia : noble chef , lui dit-il , la mort nous serait moins affreuse qu'un pareil procédé : est-ce vous qui avez ordonné de chanter cette chanson ? Rebia lui jura sur sa tête , sur la tête de son père , sur celle de Zoheïr , par le tombeau d'Abraham , par la terre de la Mecque , qu'il était plus courroucé que lui même , et il fit impitoyablement fustiger l'imprudente chanteuse. Amroo satisfait , dit alors : plus d'une fois , j'ai pressé mon père de chasser cet Africain ; mais il me répond toujours , c'est un esclave , fils d'une mère esclave et noire comme lui. Tant qu'il est dans notre habitation , il est sans importan-

ce; si nous le chassions de nostentes; Zoheïr l'accueillerait, le prince Malik en ferait son favori, et l'engagerait à nous insulter. Qui de nous oserait s'opposer à la volonté du roi? Antar nous braverait tous; ses vers impudens nous couvriraient chaque jour d'une nouvelle honte. Mais je sais le moyen de l'empêcher de déshonorer le nom de ma sœur: je jure sur ma tête que je le tuerai, il en arrivera ce qui pourra, je le tuerai. Un noble Arabe peut tuer un esclave, en payant le prix à son maître; je le payerai à Shedad.

Jene vous ai point invité, dit Rebia, pour vous déshonorer: votre épée serait souillée du sang de ce misérable. L'esclave doit expirer sous le fouet de l'esclave: c'est l'esclave qu'il faut charger de notre vengeance.

ce. Demain je choisirai parmi tous les miens vingt des plus forts et des plus courageux ; je les ferai cacher dans les rochers , et quand Antar viendra comme à son ordinaire y roucouler ses langoureuses plaintes , ils tomberont tous à la fois sur lui , et le massacreront : mon esclave Bazan est le frère de Zajir, il y a long-temps qu'il désire le venger, tous les jours il me demande la permission de le tuer , je la lui ai toujours refusée , dans la crainte de déplaire au roi, et d'éprouver ses reproches ; mais puisque le prince Shas est avec nous, et qu'il partage nos sentimens , je suis tranquille et je chargerai Bazan de notre vengeance. Oui, dit Shas, oui je vous aiderai de paroles et d'action. Quand même mon père, mon frère et tous mes parens voudraient s'y

opposer : je veux moi-même être présent à sa mort, j'ajouterai vingt de mes esclaves aux vôtres, et ils le feront expirer sous leurs fouets hérissés de pointes aiguës et de lames tranchantes. Shas, Rebia et Amroo ne quittèrent point la fête sans s'être engagés tous trois par serment à consommer cet affreux complot, et Shas renouvela sa promesse d'amener lui-même le lendemain vingt esclaves aussi forts que des lions, aussi féroces que des tigres.

Shedad, avait eu d'une autre femme que Semeeah une fille nommée Merweh, elle était mariée à un noble guerrier de la tribu de Ghiftan, nommé Jahjah; ce Jahjah maria sa sœur à Magid, fils de Leith, de la même tribu que lui. Pendant qu'on préparait les fêtes du mariage, Mer-

weh vint avec une troupe de ses compagnes à la tribu d'Abs et d'Adnan inviter au festin les femmes de son père, ses oncles Malik et Zakmet-Ool-Jewad, ainsi que ses autres parens de la tribu de Carad : tous se rendirent à cette invitation : en avant des Howdahs dans lesquels étaient leurs femmes, et que portaient les chameaux, les esclaves marchaient en jouant des cymbales et en frappant sur des tambours. Antar accompagnait Ibla, Semeeah et ses autres tantes. Quand il aidait Ibla à descendre de son Howdah, ou à y remonter, il saisissait cet instant pour lui exprimer la violence de son amour ; et il aurait voulu que ce voyage durât toujours. La mère d'Iblariait de son empressement à servir sa fille, et lui dit : puisque vous ai-

mez tant Ibla, composez donc quelques chansons pour elle, vous nous les chanterez, et cela nous fera paraître le voyage moins long. Oui, lui répondit Antar, par le Dieu qui a tendu la voûte des cieux et qui l'a parée d'astres brillans, je chanterai la beauté et les charmes d'Ibla : il se mit aussitôt à réciter ces vers :

« Marche dans le chemin de la
« sécurité, avance sans crainte,
« toi, mon unique espérance : celui
« qui te protège est un guerrier qui
« ne craint pas les combats, et qui
« sait se servir de son épée. O Ibla !
« je ne demande pour salaire qu'un
« seul regard échappé de tes longues paupières, il suffira pour
« entretenir mon espoir, car si je
« ne devais jamais obtenir l'objet de
« mes désirs, mon cœur serait

« écrasé d'un poids plus lourd que
« celui de la plus haute montagne. »

Ils marchèrent ainsi jusqu'à la fin du jour en chantant et en jouant, et lorsqu'il commença à faire nuit, les cavaliers descendirent de leurs chevaux et les femmes de leurs howdahs, dans une vaste plaine auprès d'une pièce d'eau que bordait un gazon fleuri, sur lequel ils prirent un léger repas et se livrèrent au sommeil jusqu'au lever de l'aurore. Déjà le soleil commençait à darder obliquement ses premiers rayons, quand une épaisse poussière s'éleva tout-à-coup des montagnes et descendit dans la vallée. Bientôt elle laissa distinguer cent esclaves Arabes montés sur des chevaux pleins de feu : à leur tête était un cavalier semblable à l'aigle superbe, et il s'écriait :

« C'est aujourd'hui que je serai
« vengé, c'est aujourd'hui que je
« serai vainqueur, et que ma lance
« et mon épée perceront le vil es-
« clave que les Absiens méprisent,
« mais qui brave ceux qui l'humi-
« lient. Qui peut compter les guer-
« riers que j'ai fait rouler dans la
« poussière? Qui nommera celui
« qui m'a résisté. »

On sait que Shas et Rebia avaient juré de faire massacrer Antar, et ils guettaient le moment favorable pour l'attaquer. Basam venait de placer ses vingt esclaves sur la route que suivait Merweh en retournant chez elle avec toute sa famille, et il résolut d'attaquer Antar quand il quitterait la vallée de Ghifal. Ils étaient embusqués dans la gorge d'une montagne, quand tout-à-coup

un bruit de chevaux vint les allarmer : des guerriers se précipitent sur eux en leur criant : arrêtez, ou la mort va fixer vos pieds sur la terre : dites-nous qui vous êtes, à quelle tribu d'Arabes vous appartenez, où vous portez vos pas ? Basam qui était à la tête des esclaves de Rebia leur répondit : nous sommes de la tribu d'Abs, et Rebia est notre maître. Misérables, s'écria le chef des guerriers, c'est justement vous que nous cherchons, car vous avez sans doute parmi vous ce maudit esclave Antar, qui se dit le fils de Shedad.

Or ces Arabes étaient de la tribu de Moostalik, et leur chef se nommait Vethab ; il était absent lorsqu'Antar, dans une incursion qu'il avait faite sur ses terres, avait tué son frère et il venait pour le venger : il



s'écria donc ; un esclave de la tribu d'Abs a tué mon frère , mais malheur à elle , malheur à son roi , si l'on me refuse sa tête. C'est ainsi que Vethab parlait à Basam , qui lui répondit : nobles Arabes : soyez les bien venus , apprenez que nos maîtres nous ont placés ici pour massacrer cet Antar que vous cherchez ; il a passé la nuit dans cette plaine , nous l'attendons dans cette gorge pour tomber sur lui. Eh bien ! lui dit Vethab , si vous le désirez , c'est nous qui le tuerons et nous vous donnerons sa tête , ou vous nous la donnerez , si c'est vous qui le tuez ; mais jurez-moi de ne nous point trahir. Ils se jurèrent donc mutuellement une perfide fidélité , et Basam dit à ses camarades : laissons les aller en avant , et restons ici pour

que les femmes ne nous reconnaissent pas parmi ceux qui vont les attaquer : s'ils n'en veulent qu'à Antar, nous les laisserons faire; mais si nous nous apercevons qu'ils veulent piller, et faire des prisonniers, nous tomberons sur eux, et nous défendrons les femmes et les biens de nos maîtres qui ne tarderont pas à venir à notre secours. Les cavaliers de Vethab, les quittèrent donc, poussèrent en avant et tombèrent sur Antar, en criant : mort à Antar, vengeance, mort à Antar.

Les femmes commencèrent alors à jeter de grands cris et à pousser de longs gémissemens : Antar jeta les yeux sur Ibla, il la vit baignée de larmes, il regarda aussi sa mère, et il la vit plongée dans la douleur. Antar s'approcha d'elle, et lui dit

gaiement : Maîtresse, que pensez-vous de nos ennemis? Vous semblent-ils assez ardens à s'élançer sur leur proie? Ah! lui répondit-elle, Antar, je suis sans force et sans courage; dans un moment ces brigands nous emmèneront prisonnières, ou nous disperseront dans le désert. Maîtresse, reprit Antar, promettez-moi de me donner Ibla en mariage, et je disperserai vos ennemis, je les ferai rentrer dans le néant, et je vous donnerai pour sa dot, leurs armes, et les coursiers qui les ont apportés, et qui ne seront pas assez prompts pour les dérober au fer de ma lance. — Antar, il faut parler sérieusement. — Aussi fais-je, maîtresse, j'en jure par le Dieu qui créa la lumière, qui anime nos ames, qui nous protège, qui nous donne

la victoire : si vous me promettez la main d'Ibla, je vais exterminer jusqu'au dernier de ces Arabes. Défendez ma fille, reprit la mère d'Ibla, et elle est à vous. Antar se tourna aussitôt vers Shiboody, et lui dit : suis-moi, mon frère et soutiens-moi. Aye bon courage, vaillant noir, répond Shiboody, je suis prêt à partager tes dangers. A l'instant Antar poussant un cri terrible, se précipita sur l'ennemi; il tombe sur les plus avancés, et sa lance renverse tous ceux qu'elle atteint. Déjà cinq roulent sur la poussière : un cavalier fend la plaine, accourt derrière lui et est prêt à le frapper, quand une flèche lui traverse le cœur et le précipite de son cheval : c'est l'adroit Shiboody qui a porté cet heureux coup. A cet aspect, les

ennemis ne songent plus à prolonger le combat ; ils ne cherchent qu'à éviter les deux terribles frères, et à s'éloigner d'Antar : il les laisse fuir, il accourt près des femmes et dit à Ibla :

« Sèche tes larmes ! ô lumière de
 « mes yeux ! sèche tes larmes. Que
 « ton cœur soit sans allarme, le
 « lion des combats te protège : sois
 « sans crainte, Ibla, et ne redoute
 « aucun péril. Je puis succomber
 « sous le poids de mon amour,
 « mais au jour du danger les guer-
 « riers se prosternent devant moi,
 « et les lâches pâlisent. O Ibla ! si
 « l'on ne m'a pas abusé par une vai-
 « ne promesse, la mort reculera
 « devant moi. O toi ! mon unique
 « espoir, je te défendrai, je te cou-
 « vrirai de cette épée qui frappe les

« plus superbes têtes : lève-toi , fixe
« les yeux sur moi , vois les coups
« que je porte, vois tomber les chefs
« et les soutiens des tribus qui osent
« nous attaquer. Quelle est la main
« qui veut te faire prisonnière , qui
« ose se lever sur toi? Qu'elle se
« dessèche à l'instant. Mon épée
« boit le sang, elle en est altérée, et
« mes ennemis rouleront dans la
« poussière. »

Ibla sourit à ce discours , et sa bouche en s'entrouvrant laissa voir des dents plus blanches et plus brillantes que des perles ; car elle ne doutait plus qu'Antar ne fût victorieux. Quand il la vit rassurée , il retourne à l'ennemi , l'attaque comme un lion , et le disperse. Shibood ne le quittait pas , il veillait sur lui , voltigeait autour de lui , et frappait

de ses flèches ceux qui cherchaient à le surprendre. Les femmes invoquaient le Dieu du ciel pour Antar ; déjà trente guerriers étaient tombés sous ses coups , lorsque sentant son cheval épuisé de fatigue , il mit pied à terre , et s'élança sur un autre coursier. Pendant ce temps , les esclaves de Rebia , spectateurs du combat , consternés et tremblans , n'avaient osé l'attaquer. Mais Vethab , voyant ses compagnons ou détruits , ou fuyans , leur cria : lâches , c'est donc à moi seul à exterminer ce misérable esclave : en même temps il pousse son cheval vers Antar : tout son corps est couvert d'une armure brillante ; à son côté pend une épée tranchante , et sa main soutient une lance longue de six coudées , et il adresse ces paroles à Antar :

« La fortune s'est envain déchaî-
 « née contre moi, mes compagnons
 « m'abandonnent et fuient devant
 « un misérable esclave, que son
 « audace aveugle : c'est à mon bras
 « à fixer le destin. Vil esclave, ren-
 « tre dans la poussière, vois s'avan-
 « cer sur toi le guerrier qui t'ap-
 « porte la mort : fils de Zebeebah,
 « vas rejoindre tous ceux qui ont
 « osé m'attaquer. »

A peine a-t-il fini ces mots, qu'An-
 tar lui répond :

« Lâche guerrier, tu oses m'in-
 « sulter, parce que le couleure de la
 « nuit est sur mon front. Mais j'ai
 « bravé les dangers, je suis né es-
 « clave, et j'ai vaincu des héros : je
 « suis un lion dans les combats, et
 « les lâches fuient devant moi : mal-
 « heur à qui ose me résister. A l'as-

« pect de mon coursier, les plus
« braves guerriers pâlisent, le fer
« tombe de leurs mains ; la terre
« boit le sang, et se couvre de leurs
« membres déchirés : as-tu soif de
« la coupe de la mort, avance har-
« diment et combats contre moi. »

Il dit, vole à lui, plonge sa lance dans sa poitrine, et le renverse sur la croupe de son coursier, qui s'abat frappé du même coup. Il s'avance comme la flamme dévorante sur ceux qui restaient encore ; mais aucun n'ose l'attendre, tous prennent la fuite à travers les rochers, et dans un instant la plaine est balayée. Les esclaves de Shas et de Rebia témoins du massacre qu'il vient de faire de ceux de la tribu de Moostalik, le voyant accourir sur eux suivis du vaillant Shibood, se dérobent par une

prompte fuite aux coups inévitables de son bras. Antar revient auprès d'Ibla : le sang dégouttait de sa lance et son bras en était couvert : les femmes l'entourent , lui rendent mille actions de grâces , et le comblent d'éloges. Ibla lui dit avec un doux sourire : Que Dieu te protège, ô toi , l'ornement des hommes ! ton visage est noir , mais que ton ame est belle ! Antar fut payé de ces douces paroles , il la replace sur son howdah et marche fièrement à côté d'elle. Il ordonne aux esclaves de rassembler les chevaux dispersés et de les charger des dépouilles des morts : alors il continua sa route avec les femmes , jusqu'à la tribu de Ghiftan , où il trouva Shedad , auquel il fit le récit du danger dont il les avait toutes sauvées. Shedad le

remercia , lui donna un baiser d'amitié sur le front, lui serra la main, et son cœur se livra à toute la tendresse paternelle. Quand on fut à la fête , il voulut le faire asseoir à côté des chefs des deux tribus. Mais Antar ne voulut jamais y consentir , il se mit à les servir, et chacun d'eux ne savait ce qu'on devait le plus admirer, de sa force , de sa valeur ou de sa modestie. Tous lui témoignèrent déférence et respect ; les jeunes et les vieux le retenaient , le faisaient asseoir à côté d'eux , lui offraient du vin dans leurs coupes , et semblaient fiers de sa familiarité. A son tour , Antar leur récitait quelques-uns de ses vers , qui les charmaient. Sept jours entiers se passèrent ainsi dans les fêtes , et il n'y en eut pas un seul où il ne reçût des témoi-

gnages d'amitié de toutes les familles.

La fête étant terminée, la tribu d'Abs reprit le chemin de ses habitations et revint à la terre de Sheorebab et au Mont-Saadi. Mais hélas ! des clameurs aiguës se faisaient entendre, des nuages de poussière s'élevaient de tous côtés ; il n'y avait sous les tentes que les fils de Zoheïr, et quelques esclaves couverts de blessures ; leurs bras affaiblis défendaient encore leurs propriétés et ils étaient près de boire la coupe de la mort. Quelle infortune, quel désastre sont donc tombés sur nous ; s'écria Shedad ? Il presse ses compagnons et trouve les femmes prisonnières ; les filles déshonorées : à cette vue, tous jettent des cris effroyables et semblables au fracas du



tonnerre : ils tirent leurs épées et fondent sur les ravisseurs. Voici quelle était la cause de ce funeste événement. Pendant l'absence de Shedad ; le roi Zoheïr était parti avec l'élite de ses guerriers pour aller ravager les terres de Cathan, car il était informé que Mooteghetris venait sur lui avec toute sa tribu, et il s'était hâté de le prévenir pour porter la guerre chez lui, et pour garantir de ses ravages les terres de ses sujets : en partant il laissa son frère Zembea, avec un très petit nombre d'hommes ; mais s'étant mal dirigé dans sa marche, il manqua l'ennemi qui le dépassa et qui arriva à la tribu d'Abs, où il trouva les tentes presque sans défenseurs. Les nobles Absiens coururent aux armes et se défendirent vaillamment

mais la partie était trop inégale : ils furent écrasés par le nombre et ceux qui survécurent à leurs blessures, virent leurs femmes près d'être emmenées prisonnières. Temadhur, Modéhilah, Mokdada, Jemana, attendaient des fers, et elles étaient plongées dans le plus affreux désespoir, quand Shedad parut avec Antar et trente-huit guerriers de la famille de Carad. Amis, s'écria Shedad, tombons sur ces lâches brigands ; aussitôt tous se précipitent sur eux, laissant les esclaves avec leurs femmes et leurs enfans ; fils de Zebeebah, cria Shedad à Antar, c'est aujourd'hui que je vais te voir combattre sous mes yeux, songe que je te regarde et mérite ma reconnaissance. O mon maître, répondit Antar, bientôt tu verras si je suis digne



de toi ; sans doute , le chef de ces brigands est de ce côté , c'est lui que je veux combattre : en même temps ils poussèrent vivement leurs chevaux en brandissant leurs lances , et la plaine trembla sous les pieds de leurs coursiers. A la vue de ce secours inattendu les femmes et les esclaves poussent des cris de joie : les Absiens attaquent la droite des ennemis , Antar se jette sur le centre et pénètre au milieu de leurs rangs , en criant :

« C'est donc aujourd'hui que je
« vais livrer le plus beau de mes
« combats et surpasser tous ceux
« qui l'ont précédé , et qui le sui-
« vront. Mon épée fera couler des
« ruisseaux de sang et rouler les
« têtes de mes ennemis. Que ceux
« qui craignent la mort , évitent ma

« rencontre et prennent la fuite : rien
« n'arrête mon audace , j'allume le
« feu de la guerre , je lance la foudre
« et la destruction sur les tribus , je
« porte la flamme dévorante , et je
« ne me plais qu'au bruit des lances
« et des épées ; les dangers sont
« mes délices , les combats tous
« mes plaisirs : l'histoire les écrira
« sur l'airain , et les pères les liront
« à leurs enfans ; je veux faire cou-
« ler un fleuve de sang ; ses flots de
« pourpre me porteront à la gloire.
« Mon glaive et mon coursier par-
« tagent seuls mes dangers et ma
« victoire ; ce sont eux qui m'élè-
« vent , ce sont eux qui soumettent
« la mort à mon bras. J'égalerais
« mon père , je marcherais sur la
« tête des hommes ; mon pied re-
« foulera le flot qui voudrait me

« submerger , et je m'éleverai au-
« dessus de l'Arabe et du Persan. »

En disant ces mots, il se précipite au milieu d'eux, il les renverse, et les chasse devant lui dans la plaine, tandis que Shedad et ses frères enfoncent leur gauche et les forcent à une honteuse retraite. Les Absiens qui avaient échappé au carnage, et qui défendaient avec plus de courage que d'espoir leurs derniers momens, se joignent alors à la troupe de Shedad; à leur tête était Zembea, le fils de Jazeemah: à la vue des prodiges d'Antar, ils poussent des cris de joie, ils brandissent leurs lances, animent leurs coursiers et font entendre le cliquetis des armes: l'ennemi n'ose les attendre; il fuit de toutes parts. Mooteghetris voyant la déroute complète de ses

guerriers, fuyant devant Antar comme un troupeau de timides chameaux, sentit qu'un coup de désespoir pouvait seul retarder sa perte. Il rassemble autour de lui ceux qui tenaient encore ferme, et tous ensemble ils fondent en désespérés sur Antar et sur les Absiens.

Basam, ce chef des esclaves de Rebia qui avait suivi Antar jusqu'à la tribu de Ghiftan dans l'intention de le massacrer, ayant vu Vethab tomber sous ses coups, et le carnage qu'il avait fait de la troupe de Moortalik, avait pris la fuite, il revenait avec ses compagnons à l'instant même où Mooteghetris tentait une dernière charge contre Antar; il crut le moment favorable pour exécuter son perfide projet, et se

méla parmi les Absiens dont il était connu.

Antar soutint l'attaque de Moote-ghetris et de ses guerriers désespérés sans en être ébranlé, et comme un lion furieux attend une meute de chiens courageux : la poussière qui s'élève sous les pieds des coursiers, formait autour de lui un nuage si épais, qu'un père aurait eu peine à reconnaître son fils. Basam veut profiter de cette obscurité, il songeait à la récompense qui l'attendait s'il parvenait à tuer Antar, il s'approche donc de lui, touche déjà la croupe de son cheval, et retirant sa lance en arrière, il s'apprête à lui en percer le dos, quand une flèche l'atteint lui-même et lui traverse la poitrine : il expire en maudissant

la main inconnue qui lui a lancé la mort. C'était encore la tienne, heureux Shibood, c'est la seconde fois que tu sauves les jours de ton vaillant frère, sur lequel tu veilles comme un génie tutélaire. Antar t'avait recommandé de protéger Ibla, tu ne l'avais pas quittée jusqu'au moment où tu vis Basam sortir des tentes et se glisser parmi les généreux Absiens qui suivaient Antar. Cet excès de valeur te parut suspect dans un vil esclave; tu quittes Ibla, tu suis Basam, tu l' observes, tu ne le perds pas de vue, et dans le moment où il est prêt à percer ton généreux frère, ton heureuse flèche lui porte la mort.

Antar, au fort du combat, voit Mooteghetris menaçant et arrêtant de sa lance ceux de ses soldats qui

fuyaient ; il s'applaudit de trouver un guerrier digne de lui , et assez hardi pour oser le combattre. Il l'appelle , Mooteghetris lui répond par un cri semblable au mugissement de la vague agitée , et fond sur lui : Antar l'attend , le reçoit comme le rocher contre lequel le flot vient se briser et recule en écume : il se plaît à lui voir épuiser vainement ses forces et sa vigueur ; enfin , quand il s'aperçoit que ses coups s'affaiblissent et commencent à se ralentir , ton heure est arrivée , lui dit-il d'une voix terrible : en même temps , il l'attaque , le presse , et lui porte le coup mortel dans les entrailles. Ses cavaliers le voient tomber , aucun ne songe à le venger , tous prennent la fuite devant les Absiens qui les poursuivirent jusqu'au soir , et qui

revinrent chargés de leurs dépouilles. Toute la tribu célébra cette victoire ; le nom d'Antar était dans toutes les bouches , et l'on ne cessait de bénir le vainqueur de Mooteghetris , et le sauveur d'Abs et d'Adnan.



CHAPITRE III.

SHEDAD, songeant à la gloire dont Antar se couvrait chaque jour, voyant qu'il n'y avait personne qui se plainût de lui, ou qui osât lui faire la moindre insulte, éprouvait en secret un sentiment d'orgueil d'être le père d'un tel fils : il ne lui cacha pas son contentement, et le lui témoigna en lui donnant un léger baiser sur le front. Antar, comblé de joie, se jeta à ses pieds pour lui prouver et son respect et sa reconnaissance. Il paraissait comme la fleur de l'arbre de Judée, car il était encor tout couvert du sang des ennemis. Shedad sentit croître son

affection pour lui, et se penchant vers Zakmet-Ool-Jewad, mon frère, lui dit-il à demi voix, par la foi d'un Arabe, les soins que je me suis donnés pour l'éducation d'Antar n'ont pas été perdus. Eh ! comment ne serait-il pas noble, lui répondit Zakmet-Ool-Jewad, puisqu'il vous doit le jour, et que le cadi lui-même a reconnu qu'il était de votre rang, ne le repoussez donc pas, car il est bien véritablement à vous.

Antar avait entendu toute cette conversation, elle se grava dans son cœur, mais il n'en parla à personne : il se retira sous la tente de sa mère, avec Shibood, qui conduisait devant lui la part du butin qui lui était échue ; il était triste et rêveur, et quand l'heure du repos fut venue et que les serviteurs se furent tous re-

tirés, resté seul avec sa mère, il lui dit : ô ma mère, j'ai entendu aujourd'hui des mots que je ne puis comprendre : vous seule pouvez me les expliquer : commencez par me dire qui est mon père? Je vais vous en informer, lui répondit Zebabah, et vous en croirez votre mère. Alors elle lui raconta comment Shedad l'avait rencontrée dans le désert, et l'avait emmenée avec ses deux fils, que ses dix compagnons d'armes lui avaient cédés pour sa part du butin. Comment à sa naissance, ils étaient venus pour le réclamer, et comment le cadi avait prononcé qu'il appartenait à Shedad seul. Eh bien ! dit Antar à sa mère, puisque le cadi a prononcé que j'appartenais à Shedad, que j'étais son fils, que ses compagnons ont souscrit à sa sen-

tence, pourquoi donc refuse t-il de m'appeler son fils? Votre couleur, lui dit sa mère, est sans doute la cause de ce refus, il craint les reproches des Arabes.

Malheur, s'écria Antar, à celui qui lui en ferait un seul : je le réduirais en poussière! Que Shedad lui-même tremble de m'humilier en me reniant pour son fils. Si je ne le suis pas, je ne lui dois plus rien ; je ne dépends que de ma lance et de mon épée : si les Absiens osent me mépriser, je promènerai sur leurs têtes mon glaive exterminateur : j'irai vers une autre tribu, moins injuste, moins ingrate. Que n'ai-je pas fait pour eux, ma mère, vous le savez? Si Shedad rougit de moi, si son frère ose me refuser la main d'Ibla, je ne les connais plus, c'est

moi qui les renie , et leur sang lavera mon outrage. Au nom du ciel ! s'écria Zebeebah , gardez-vous de mériter la haine générale : songez que tous les hommes et toutes les femmes de cette tribu vous aiment , que tous rendent justice à votre valeur ; voudriez-vous n'être pour eux qu'un objet d'horreur ? Mais , reprit Antar , la mère d'Ibla ne m'a t-elle pas promis sa fille : mon sang ne l'a t-il pas payée ? Ah ! dit Zebeebah , ne demandez pas une chose impossible , ce mariage là ne se fera jamais : comment un noble Arabe donnerait-il sa fille à un esclave , sans nom , sans rang , qui n'est pas même de sa couleur , et dont l'éducation s'est bornée à faire pâître des brebis et des chameaux ? Eh bien ! ma mère , dit Antar , cet esclave sans nom , sans rang ,

noir comme la nuit , dont l'éducation s'est bornée à faire paître des troupeaux , brillera comme l'astre du jour ; et son pied foulera les têtes de ces nobles Arabes. En disant ces mots , il quitta sa mère , qui voulait en vain le retenir , et la mort dans l'ame , il se retira sous sa tente , en répétant entre ses dents : ce mariage ne se fera jamais.

Le lendemain de ce jour si funeste pour la tribu d'Abs , si glorieux pour Antar , Zoheïr arriva suivi de tous ses guerriers , il avait appris qu'il avait manqué Mooteghetris qui était venu fondre sur ses terres , qu'il avait laissées sans défenseurs : il revenait en toute hâte , sans s'arrêter ni le jour , ni la nuit , se représentant la désolation et le déshonneur de sa famille ; ses terres ravagées ,

ses troupeaux enlevés, son peuple massacré ou réduit à l'esclavage ; son cœur était navré, et il n'osait faire paraître l'excès de son désespoir. Quel fut son étonnement, quand il trouva sa famille rassurée, sa tribu paisible, ses possessions augmentées : tout ce qu'il avait craint était arrivé, mais le bras d'un seul homme avait tout réparé ; cet homme était Antar.

Zoheïr à son retour, reçut les félicitations de tous les chefs de la tribu ; ils lui racontèrent tous les exploits d'Antar, ce qu'il avait fait pour eux, et la mort de Mooteghetris, et la défaite entière de ses guerriers. Vraiment, dit Zoheïr, c'est lui qui nous élève au-dessus de tous les autres Arabes, nous ne l'avons pas apprécié, nous n'avons jamais été justes

envers lui ; nous n'avons pas senti toute sa grandeur : si le ciel prolonge ses jours , il sera le protecteur de notre nation , et tous ses chefs fléchiront le genou devant lui.

Zoheir se rendit sous ses tentes , et il trouva ses femmes qui s'entretenaient d'Antar ; il entra sous le pavillon de Temadhur et il entendit les louanges qu'elle donnait à la valeur d'Antar. O mon roi ! lui disait-elle, ce n'est pas un simple guerrier, c'est plus qu'un héros ; c'est Antar. C'est ainsi que chacun l'élevait aux yeux du roi. Quand nous lui donnerions , dit-il alors , nos personnes et nos biens , ce ne serait qu'un bien faible retour de tout ce que nous lui devons. Alors il fit tuer les brebis les plus grasses de ses troupeaux , les oiseaux les plus rares , le

gibier le plus estimé , et fit préparer un superbe festin , sous une riche tente de velours et de soie brodée d'or , qu'il fit dresser dans la plaine. Zoheïr s'assit sur un trône d'ivoire enrichi d'ornemens d'or et d'argent. Les chefs de la tribu l'entouraient : Shas , Malik , Rebia , se placèrent suivant leur rang : Shedad s'y rendit avec toute sa famille. Tout-à-coup on vit entrer Antar, il était seul , il s'approcha du roi , baisa la terre devant lui , fit des vœux pour la longue durée de son règne , et se retirait pour aller se placer parmi les esclaves , quand Zoheïr l'arrêta , en disant : reste Antar ; par le souverain des cieux ! personne avant toi ne boira ni ne mangera aujourd'hui avec moi , en même temps il lui tendit la main. Antar la porta sur la tête et l'ayant

baisée avec respect, il lui dit : ô mon roi ! je ne suis qu'un esclave. Zoheïr se leva, le fit asseoir sur son trône à côté de lui, et l'entretint avec bonté. Tous les spectateurs avaient les yeux sur lui : le prince Malik triomphait ; mais Shas, Rebia et le père d'Ibla, étouffaient de rage et d'envie, en voyant la manière dont le roi le traitait et les honneurs qu'on lui rendait, et qui n'avaient jamais été accordés à personne.

Alors les coupes de vin furent promenées à la ronde, les mets les plus délicats furent servis avec profusion. Tous les convives se livraient à la joie, et semblaient oublier qu'ils ne devaient ce moment de plaisir, qu'au malheur dont Antar les avait délivrés. Le roi conversait familièrement avec lui, et cherchait à égarer

un instant sa raison , par les santés qu'il lui portait à tout moment ; mais sa tête ne fut troublée ni par la fumée de l'ambition , ni par celle du vin. En se retirant le roi fit donner à Antar une superbe pelisse brodée de perles , un collier d'or orné de pierreries , il lui offrit lui-même une excellente épée , et lui fit amener un cheval de première race qui n'avait pas encore été monté. C'est ainsi qu'Antar sortit de la tente du roi ; mais aussitôt qu'il en fut éloigné , il mit pied à terre , et marcha modestement près du coursier de son père , s'empressant de lui tenir l'étrier quand il en descendait. Alors il lui dit d'un ton respectueux , mais ferme : Shedad , vous avez vu comment le roi m'a traité ; pourquoi ne m'accordez-vous pas

ce qui m'est dû, pourquoi me refuser ce que je désire si ardemment ? Shedad, croyant qu'il allait lui demander un chameau pour le porter, ou une tente pour se loger, ou un esclave pour le servir, lui répondit avec douceur : dites-moi ce que vous voulez, Antar, faites-moi connaître l'objet de votre désir, afin que je puisse le satisfaire sur-le-champ : vous n'éprouverez pas un refus de ma part. Antar lui répondit : Shedad, il est temps que je prenne rang parmi les Arabes, donnez-moi donc le nom de votre fils, afin que je puisse me placer au milieu des nobles et des guerriers : mieux que personne je vous en récompenserai, car ma lance et mon épée vous placeront, si vous le désirez, au-dessus de tous les chefs.

Dès qu'Antar eut fini de parler ; les yeux de Shedad s'enflammèrent de colère , son affection pour lui s'éteignit dans son cœur, et son esprit se troubla. Quoi ! bâtard , s'écria-t-il , as-tu donc oublié que tu as gardé mes brebis et mes chameaux sur les montagnes , que tu as nettoyé leurs ordures dans mes étables ? Fils d'une esclave ; la robe dont le roi vient de couvrir la honte de ta peau, les paroles qu'il a daigné t'adresser , égarent ta raison : tu voudrais t'élever jusqu'à moi , tu voudrais me rendre la fable des Arabes ; mais cette épée va punir cette tête superbe , et la remettre à sa place en la faisant rouler dans la poussière. En disant ces mots, il tira son épée , courut sur lui, et tous les esclaves épouvantés prirent la fuite.

Dans ce moment Semeeah, l'épouse de Shedad, entendant sa voix menaçante, se précipita dans sa tente. Elle se jeta au devant de lui, le serra contre son sein, lui arracha son épée, en s'écriant : Non jamais vous ne le tuerez, il faudra que vous me massacriez avant d'arriver jusqu'à lui : je n'ai point oublié ce qu'il a fait pour moi, et tout ce qu'il a fait pour vous. S'il a eu le malheur de vous offenser, de s'oublier, n'en accusez que la violence, peut-être, des liqueurs trop fortes qu'il aura bues dans la coupe des rois : songez que vous lui devez et la vie et l'honneur de toutes vos femmes. Semeeah calma ainsi sa colère, et ne le quitta pas qu'elle ne fût appaisée.

Il n'en était pas ainsi d'Antar, il craignait de voir le jour, la terre qui

l'avait nourri, et l'œil d'un père qui le reniait pour son fils : il sortit donc de sa tente, et alla droit à celle du prince Malik. Courbé sous l'opprobre et sous la honte, il laissait traîner ses vêtemens dans la poussière, et ses yeux versaient des larmes de rage. Ce fut dans cet état qu'il se présenta au prince qui revenait du palais de son père, plein de joie de l'accueil et des présens qu'il avait faits à Antar : averti par un esclave de son arrivée, il se précipite au-devant de lui, l'amène dans sa tente, et surpris de l'état dans lequel il le voit, et des larmes qui coulent malgré lui de ses yeux ; il le fait asseoir à côté de lui, et lui demande avec intérêt la cause de sa douleur. O mon génie bienfaisant ! mon dieu tutélaire, lui dit Antar, j'ai demandé

à mon père d'être compté au nombre des Arabes, je lui ai demandé le nom de son fils, il m'a insulté, a voulu me tuer, m'a déshonoré aux yeux de tous les guerriers.

Ce n'était pas à vous, lui dit doucement Malik, à lui faire cette demande; c'était à moi, c'était à mon père à qui il n'aurait jamais osé la refuser. Ah! seigneur, lui dit Antar, vous ne connaissez encore que la faible moitié de mes peines: apprenez que j'aime, que j'adore Ibla, la fille du frère de mon père: je ne vis que pour elle, elle trouble mes jours, elle trouble mes nuits; son image est toujours à mes côtés, elle me brûle, elle me consume, elle est aussi nécessaire à mon existence que l'air que je respire. Je ne demandais à Shedad le nom de son fils que pour

être digne d'Ibla, il m'a refusé ; j'ai perdu tout espoir, mon bonheur est à jamais détruit. La lumière du jour fatigue mes yeux, j'ai besoin de l'obscurité des nuits, je dois cacher ma honte au milieu des reptiles et des monstres du désert. En disant ces mots, son désespoir s'augmentait encore, ses larmes, devenues plus rares, brûlaient ses paupières, et sa poitrine s'élevait et s'abaissait comme les vagues de la mer.

Si vous m'eussiez plutôt confié toutes vos peines, lui dit le prince, profondément affecté de sa douleur, j'aurais tout sacrifié pour la soulager, aucun sacrifice ne m'eût coûté, mais ce qui eût été aisé alors, est devenu plus difficile. Vous sentez bien qu'on va dérober Ibla à vos yeux : votre

père est irrité, et vos parens vous voyent avec envie : cependant ne perdez pas courage , restez dans ma tente , je vais aller trouver mon père , il vous aime , je lui conterai tout , et peut-être.... Ah ! lui dit vivement Antar , ma seule place est maintenant dans les sables du désert, au centre des forêts : on ne respire que ma mort ; Shedad , votre frère Shas, Rebia, le père d'Ibla sont tous également altérés de mon sang.

Sans attendre le jour , Malik courut chez le roi ; mais aussitôt qu'il fut parti , Antar monta sur un de ses chevaux , se revêtit de ses armes , et s'éloigna des tentes : il ne savait où il allait , il ne suivait aucune route ; il s'enfonça ainsi dans le désert avant même que le soleil ne fût levé : dès qu'il vit briller ses premiers

rayons , son désespoir lui inspira ces vers :

« En vain je me débats contre la
« fortune ; l'inflexible ! rien ne peut
« l'attendrir : en vain je cherche un
« refuge contre ses cruautés : un
« seul jour elle me promet beaucoup
« et flatta mon orgueil ; mais que
« j'ai bien connu la fausseté de ses
« promesses : j'ai servi les hommes,
« j'ai cru que mes parens seraient
« mes protecteurs , et ils ont été
« pour moi plus dangereux que les
« serpens. Ils me nomment le fils de
« Zebeebah ; mais sur-le-champ de
« bataille, j'égale les fils des nobles.
« Eh ! sans mon amour voudrais-
« je me soumettre à de tels hommes ?
« Le lion du désert craindrait-il les
« renards ? Mais bientôt mon ingrate
« tribu se souviendra de moi ; quand

« les glaives sanglans planeront sur
« la tête de leurs chefs ; les chefs
« appelleront le fils de Zebeebah ;
« ils l'appelleront en vain : ô Ibla !
« que ton image me suive , qu'elle
« ne me quitte jamais , elle verra les
« torrens de larmes qui coulent de
« mes yeux : ô mon ame ! souffre
« avec courage , que ta patience dé-
« sarme mes persécuteurs , qu'elle
« adoucisse leurs cœurs : Ibla , si ta
« demeure était au haut du ciel ,
« demain ma main toucherait les
« étoiles. »

Il parcourait ainsi les rochers , il s'enfonçait dans le désert , il revenait sur ses pas , il errait au hasard , sans amis , sans compagnons. Le lendemain toute la tribu sut ce qui s'était passé entre Antar et son père , avec quelle rigueur celui-ci lui avait

refusé le nom de son fils , et toute la tribu en fut affligée. Le prince Malik n'ayant pas retrouvé Antar sous sa tente à son retour , l'envoya chercher aussitôt qu'il fit jour ; on ne le trouva pas ; il crut qu'il reviendrait le soir , il ne revint pas. Ce prince l'aimait sincèrement ; il fit tous ses efforts pour le retrouver ; tous ses efforts furent vains. Il avait raconté à son père ce qui s'était passé entre Shedad et Antar ; le roi en avait été affligé. Mon fils , lui avait-il dit , pourquoi ne m'avoir pas instruit plutôt ? j'aurais tout arrangé. Je vous en ai fait un mystère , lui avait répondu Malik , pour ne point causer de trouble dans votre cour ; car je me suis aperçu depuis long-temps que mon frère Shas déteste Antar , que Rébia détourne les yeux dès

qu'il l'aperçoit, et que leurs flatteurs affectent de le mépriser. Mais vous l'aimez, vous, mon père; vous vous intéressez à lui, et vous ne le laisserez pas écraser. Non, non, avait répondu Zoheir, cherchez-le et me l'amenez. Mais Antar continuait à s'éloigner loin d'Abs et d'Abnan, quand tout-à-coup un tourbillon de poussière, en s'approchant, lui fit voir cinquante cavaliers armés de lances et de glaives étincelans. Il dirigea son cheval sur eux, et il reconnut qu'ils étaient de la tribu d'Abs, et que Ghegadh, fils de Narshib, était à leur tête; il les salua, et ils lui rendirent son salut. Fils de Zebeebah, lui dit Ghegadh, que faites-vous ici? Je chassais, répondit-il, et dès que je vous ai aperçus je me suis empressé de me rendre

auprès de vous. Nous vous avons toujours distingué de tous les autres esclaves, reprit Ghegadh, et nous vous avons regardé comme un vaillant guerrier; si vous voulez vous joindre à nous, vous partagerez avec nous le butin que nous ferons. Quelle sera ma part, demanda Antar? Sachez, lui dit Ghegadh, qu'un esclave qui combat près de son maître a droit à la moitié de sa part; mais Antar, dit l'un des cavaliers, mérite davantage, et arrive ce qui pourra, c'est un noble guerrier, et plus d'un de ceux qui se donnent ce titre ne le méritent pas autant que lui. Ils convinrent qu'ils lui céderaient la moitié de tout le butin qu'ils feraient.

Ils s'avancèrent donc jusque sur les terres de la tribu de Cathan, où

ils virent de nombreux troupeaux , de hautes tentes , et de riches pavilions. Les chameaux paissaient aux environs , les chevaux erraient en liberté , et le peuple jouissait sans inquiétude des bienfaits de la nature et de la fortune. Mes amis , dit Ghegadh , voici une tribu qui paraît riche et peu nombreuse ; attaquons-la , dépouillons-la , nous profiterons de l'obscurité de la nuit pour regagner nos tentes , sans crainte d'être poursuivis. Aussitôt ils relèvent leurs lances , tirent leurs épées , dispersent les esclaves qui gardaient les troupeaux , et chassent devant eux les chameaux et les chevaux qui étaient épars dans la plaine. Quelques Cathanéens accoururent pour les éloigner , mais les guerriers d'Abs les foulèrent aux pieds , les

repoussèrent vers leurs tentes, et s'emparèrent de leurs dépouilles. Emmenez les troupeaux, dit Ghégadh à Antar, tandis que nous acheverons de détruire ceux que vous venez de mettre en fuite, s'ils étaient assez hardis pour revenir sur nous.

Antar chassa donc les troupeaux devant lui, et marcha seul quelque temps : lorsqu'il vit sortir de la gorge d'une montagne un cavalier monté sur un coursier noir de la plus grande beauté et de la plus noble race : son sabot était uni comme l'acier le plus poli, quand il hennissait sa voix n'avait rien de dur, et au moindre bruit ses oreilles se dressaient et s'agitaient comme la plume. Dès qu'Antar eut jeté les yeux sur ce superbe cheval, et qu'il eut re-

marqué sa légèreté, son allure, et la beauté de ses formes, il sentit qu'il n'avait pas de pareil, et il brûla du désir de le posséder. Il ne songea plus au butin qu'il conduisait; il n'était occupé que de la beauté du cheval qu'il voyait, et il poussa vivement le sien vers le cavalier qui le montait. Son nom était Harith, fils d'Obad: c'était un brave guerrier, et quand il vit qu'Antar venait sur lui, il pressa son cheval, feignant de prendre la fuite.

Antar le poursuivit jusqu'au coucher du soleil, et se trouva fort écarté de ses compagnons. Alors Harith s'arrêta, se retourna, et attendit Antar, qui lui dit: Jeune homme, par le Dieu que vous adorez, attendez-moi, et accordez-moi une faveur: je crois que vous êtes

un noble guerrier , écoutez ce que j'ai à vous dire , et je vous offre amitié et fidélité.

Jeune homme , lui dit également Harith , j'accepte votre amitié , car je vous crois aussi un brave guerrier. Que désirez-vous ? Voulez-vous , lui dit Antar , me vendre ou me donner votre cheval. Par le Dieu du ciel , répondit Harith en souriant , sous ma tente ou sous la vôtre , assis à la même table , vidant la même coupe , j'aurais pu peut-être vous donner mon cheval , et y joindre même quelques chameaux ; mais vîtes-vous jamais quelqu'un céder son cheval ou son armure à un homme seul , à un étranger , au milieu d'une plaine si bien disposée pour le combat , et un cheval dont la race est aussi connue que celle

des plus nobles guerriers? Apprenez que si son maître se trouve en danger il l'en délivrera : l'oiseau ne fuit pas avec plus de vitesse ; la foudre n'arrive pas avec plus de rapidité. Abjer est son nom, son père est Wasil, et Lemana est sa mère ; leurs noms sont connus de tous les Arabes, et même du Perse : Chosroès, les empereurs grecs, et les princes de la riche tribu d'Asfar, l'ont désiré ardemment. J'avais éprouvé une injustice dans mon pays, je me retirai dans la tribu de Cathan, j'y ai vécu tranquille et considéré ; il m'en coûterait beaucoup de me séparer de mon cheval, mais je suis encore plus attaché à cette tribu, et mon cœur est sensiblement affecté du malheur qui vient de lui arriver. J'ai été témoin de votre combat, mais

je n'ai pas voulu me jeter dans la mêlée, non par crainte pour mes jours, je sais manier la lance et l'épée, et la mort ne saurait m'épouvanter; mais je craignais qu'au milieu des lances mon cheval ne reçût quelque blessure. J'ai feint de fuir devant vous, pour donner le temps aux guerriers de la tribu de Cathan de vous atteindre, et de vous reprendre ce que vous avez enlevé à des femmes, à des enfans et à des esclaves incapables de les défendre. Quand Harith eut fini de parler, Antar lui dit: Je vous réitère ma demande, je désire beaucoup que vous me vendiez votre cheval, je suis prêt à vous en donner le prix que vous exigerez. Ecoutez, jeune homme, lui dit Harith, je suis l'hôte de la tribu de Cathan, j'ai mangé avec

ses chefs, je lui dois de la reconnaissance ; vous désirez posséder mon cheval, un combat pourrait décider à qui de vous ou de moi il doit appartenir ; je ne crains ni votre lance ni votre épée, mais la fortune a ses jours, et si je tombais sous vos coups ma mort serait inutile à cette noble tribu qui a protégé ma vie. C'est donc à elle que je veux sacrifier mon cheval ; abandonnez tout le butin que vous emmenez, dites aux esclaves de reconduire ces troupeaux à leurs habitations, à ce prix mon cheval est à vous. Voilà le marché que je vous offre, et que vous accepterez si vous êtes homme d'honneur ; sinon, prenons du champ et combattons.

A ces mots Antar sentit qu'Harith était un homme libéral et généreux.

Jaloux d'imiter sa conduite et sa noble franchise, il lui dit : J'accepte votre proposition, je l'accepte avec reconnaissance, reprenez vos troupeaux, votre cheval est à moi. En même temps il lui tendit la main ; Harith la prit et la serra avec franchise. Alors il descendit de son noble coursier, et tenant lui-même l'étrier, il aida Antar à le monter, qui, fier de posséder le roi de la plaine et du désert, ordonna aux esclaves de reconduire les femmes et les troupeaux des Cathanéens dans leurs habitations, et il ne les perdit pas de vue qu'il ne se fût assuré qu'ils étaient hors de toute attaque et de tout danger. Alors il retourna vers Ghegadh et les Absiens.

Ghegadh, voyant arriver Antar seul, monté sur Abjer, lui crie :

O fils d'une vile esclave, qu'as-tu fait du butin que nous t'avions confié? Je l'ai échangé contre ce cheval, lui répondit Antar; son maître était un guerrier généreux, défenseur de l'honneur des femmes, reconnaissant et libéral; je me suis piqué de l'égaliser en générosité; je n'ai pas voulu laisser après nous dans ce pays le souvenir d'une action indigne, et nous déshonorer parmi les Arabes; car il est affreux, il est lâche, de faire prisonnières des femmes nées libres; au reste, la plaine est ouverte devant nous, Dieu est le distributeur de toutes choses, c'est lui qui donne, c'est lui qui ôte tout; il ne nous renverra pas sans récompense. Vil bâtard, lui dit Ghegadh, nous avons confié notre butin à ta garde, et tu donnes

tu vends, tu échanges sans notre consentement. Ce qui est fait est fait, dit Antar, je vous en dédommagerai, s'il plaît à Dieu : consentez donc à la restitution que j'ai faite, et que je soutiendrai; sinon, ma lance et mon épée défendront la foi que j'ai jurée.

Tombez tous sur ce misérable, dit Ghegadh à ses compagnons; que vos glaives l'exterminent et le coupent en mille morceaux. Antar se retira à quelque distance, mit pied à terre, resserra les sangles d'Abjer, se remit en selle, et revint au galop les charger, en leur criant : Méprisable canaille, je vais vous montrer comment je manie la lance et l'épée; que ceux qui tiennent à la vie ne perdent pas un instant pour prendre la fuite; n'attendez pas le

lion en fureur. Il pensa à Ibla, et il s'écria :

« Je maudis la fortune qui ne s'at-
« tendrit jamais ; je cache ma pas-
« sion dans mon cœur, mais mes
« larmes me trahissent. Ma tribu
« s'est liguée pour verser mon sang,
« elle vient contre moi avec la lance
« et l'épée. On m'a éloigné de celle
« que j'aime, on m'a banni, on m'a
« déshonoré ; que m'importe la vie ?
« je suis séparé de ma bien-aimée,
« et mon cœur est resté près d'elle.
« O mon Dieu ! sauvez-moi de l'i-
« gnominie ; voudrais-je mourir au
« milieu de femmes baignées de
« larmes ? Que plutôt les oiseaux
« de proie s'abattent sur mon corps,
« que la corneille du désert vienne
« boire le sang de mes blessures.
« O mon Dieu ! tu protèges l'homme

« hospitalier, qui ne repousse pas
« le pauvre de sa tente, et qui pro-
« tège le faible et l'orphelin. Je cou-
« vrirai de ma lance ces jeunes filles
« si belles, dont les formes sont si
« ravissantes : je l'ai promis à ce
« jeune homme, c'est à ce prix qu'il
« m'a cédé son cheval, je ne le tra-
« hirai pas. O vous tous, de la tribu
« d'Abs, qui désirez ma mort, vous
« allez me voir combattre ; mon
« terrible coursier va me lancer sur
« vous ; Antar va vous déchirer
« comme le lion du désert ! »

A ce discours, les Absiens sen-
tirent se glacer leur courage. Ils s'ar-
rêtèrent, et se consultant entre eux,
ils dirent à Ghegadh : qui peut vous
arrêter ? D'où vous vient cette ter-
reur à la vue de cet esclave noir ?
Vous nous ordonnez d'attaquer An-

tar, et vous vous tenez loin du péril et du combat; vous êtes notre chef et notre guide, marchez donc à notre tête: ô mes amis, leur répondit Ghegadh, sans chercher à leur cacher son trouble, combien est sage celui qui n'a rien à démêler avec Antar! — Expliquez-vous? — Lorsqu'il a mis pied à terre pour serrer les sangles de son cheval, j'ai observé sa taille gigantesque, ses bras nerveux, ses jambes charnues, et son œil terrible, même dans la sérénité. Et moi, dit un de ses compagnons, j'ai vu quelque chose de plus extraordinaire. Quoi donc, s'écrièrent-ils tous? Un jour, dit-il, le roi Zohéir lui donna un de ses plus beaux chevaux, Antar voulut lui mettre le mors, le cheval recule et se cabre: aussitôt Antar fond

sur lui , le soulève de toute sa hauteur , le lance sur la terre et lui brise les os. A ce récit , tous furent frappés de terreur ; allez à lui , dirent-ils à Ghegadh , donnez-lui tout le butin que nous avons fait ; tâchez surtout qu'il ne croie pas que nous lui cédon's par crainte , il en deviendrait plus exigeant , et ne manquerait pas de nous menacer de nous exterminer tous.

Ghegadh alla donc vers lui : cousin , lui dit-il , n'avez-vous pas de honte de vouloir sérieusement combattre vos parens , vos amis , vos compatriotes , pour une simple plaisanterie qu'ils se sont permise sans intention de vous offenser ? Mon cousin , lui répondit Antar , feignant de ne pas voir qu'il les avait épouventés , je ne voudrais rien faire

qu'on pût me reprocher, j'ai acheté ce cheval, pour qu'il me portât contre vos ennemis, on doit se défendre contre quiconque ose nous attaquer. Ghegadh adressa alors à Antar des paroles flatteuses pour l'adoucir, et Antar leurdit : nobles chefs des Arabes, je n'ai point oublié que je ne suis que votre esclave, je suis reconnaissant de tout ce que vous avez fait pour moi, sans vous, je ne serais pas connu parmi les Arabes : ce n'était pas par crainte qu'Antar leur parlait ainsi ; mais il se méfiait de leurs sentimens pour lui, et il voulait les connaître.

C'est pour combattre nos ennemis, disait Ghegadh à ses compagnons, qu'Antar a fait l'acquisition de ce cheval, laissons-le lui. Soit, dirent-ils tous. Antar se vit donc

tranquille possesseur d'Abjer, et nul guerrier, nul prince, nul empereur n'en possédait un semblable. Cependant il se tenait, par précaution, à quelque distance de Ghegadh et de ses compagnons, assez près cependant pour pouvoir les entendre, et ils se disaient les uns aux autres : comme ce bâtard a réussi au gré de tous ses désirs ! Vraiment ce cheval est superbe, il vaut son pesant d'or, et en le lui laissant nous nous déshonorons aux yeux de tous les Arabes.

En s'entretenant ainsi, ils marchèrent jusqu'au soir et arrivèrent au milieu d'une vaste plaine, qu'ombrageaient le platane, l'acacia et le palmier, et que rafraîchissaient plusieurs ruisseaux limpides qui la traversaient en serpentant. Ils mirent

tous pied à terre , firent paître leurs chevaux, et se reposèrent, tandis qu'Antar seul faisait la garde autour d'eux pour leur sûreté et pour la sienne. Ils y restèrent jusqu'au lever de l'aurore et marchèrent encore tout le jour. Tout-à-coup un vent du désert poussa vers eux un tourbillon de poussière au milieu duquel ils distinguèrent un howdah surmonté d'un croissant d'or : il était entouré de jeunes filles richement parées , précédé d'un grand nombre d'esclaves et suivi de plusieurs guerriers montés sur de superbes coursiers.

A cet aspect les compagnons de Ghegadh ne doutèrent pas que ce ne fût une nouvelle mariée que l'on conduisait sans doute à son époux. Voilà notre butin , s'écrièrent-ils

aussitôt, Dieu nous l'envoie pour nous dédommager de celui qui nous est échappé. Ils baissèrent aussitôt la tête jusque sur leurs arçons, fondirent sur les esclaves et s'emparèrent du howdah et des femmes qui l'entouraient : mais alors les cavaliers qui les escortaient et qui marchaient derrière accoururent pour les défendre, et l'on se battit homme à homme. Le combat fut terrible, le sang coula à flots ; Antar soutint puissamment les Absiens, il renversait tout sur son passage : les cavaliers qui escortaient le howdah était au nombre de soixante et dix, soixante tombèrent sous ses coups, les autres prirent rapidement la fuite, cinq à droite et cinq à gauche.

Les Absiens s'étant emparés du howdah et de sa riche suite deman-

dèrent aux esclaves qui était cette mariée, son époux et son père? Arabes, dirent-ils, elle se nomme Aminah, elle est la fille d'Yezide surnommé le buveur de sang, fils d'Handhatah, chef de tous les princes de Tey: son époux qu'elle allait trouver se nomme Nakid, fils de Jallah: c'est un noble et hardi guerrier, protecteur de la race de Marah: vous avez exercé contre nous un acte injuste de violence, qui vous fera peu d'honneur et qui pourra vous causer de grands regrets.

FIN DU PREMIER VOLUME.

devenez son collègue par alliance
marité, son épouse et son parent
Ainsi, les deux sont-ils reconnus
comme tels et la loi de l'Etat
surtout dans le cas de sang, les
d'handalah, chez les juifs, par
ces la loi: son épouse ou elle était
trouver son nomme Rabbi, d'Etat
Jahab: est un noble et tout son
son parent, d'handalah, de sang:
vous deux sont: contournés en
sont: d'handalah, d'Etat, en vous
sont: d'handalah, d'Etat, en vous
vous casser de grande regie.

FIN DE L'ŒUVRE
D'ANDALAH, D'ETAT, EN VOUS
SONT: D'HANDALAH, D'ETAT, EN VOUS
VOUS DEUX SONT: CONTOURNÉS EN
SONT: D'HANDALAH, D'ETAT, EN VOUS







D. De 3597 (5)

ULB Halle
001 167 91X

3/1



